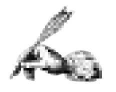
Sommaire



A Au milieu du tumulte politico-médiatique qui s'enfle et se désenfle au gré du déferlement des informations quelquefois importantes mais souvent sans portée, il existe encore un havre de paix : notre vie intérieure qui se développe au sein de notre « jardin secret », lequel est imperméable à la cacophonie extérieure. Dans ce contexte, ni les religions, ni les philosophies, ni les modes n'ont de place ; tout est dans la profondeur de notre être véritable, celui auquel les miroirs renvoient une image de paix.

Il est vrai que nous ne pouvons pas nous soustraire au charivari de la vie ordinaire et vivre en ermite dans je ne sais quel désert. Il est aussi vrai que nous pouvons nous dissocier de la folie ambiante qui fait hurler les loups et pleurer les agneaux. Si, pour gagner notre pain quotidien, nous sommes bien obligés de faire des concessions au monde matérialiste et à ses inhumaines règles, nous pouvons garder jalousement notre liberté intime et entourer notre jardin secret d'une clôture que seuls nos amis les plus fidèles pourront franchir. Avec eux, nous partagerons nos pensées les plus élevées en-dehors de toute dogmatique et de toute compromission. Ils sont peu nombreux certes, mais qu'importe le nombre ?

Rayer de la mémoire ceux qui nous ont nui d'une manière ou d'une autre n'est guère facile. On ne peut que relativiser leur mauvais comportement à notre égard et, surtout, faire en sorte qu'ils ne puissent plus nuire à ceux que nous aimons et que nous voulons protéger. Nous avons conjointement le droit de nous défendre et le devoir de dénoncer les impostures.

Aimer n'est pas facile, haïr l'est beaucoup plus. Et pourtant nous savons que la haine n'a jamais résolu les problèmes qui se hérissent tout au long de notre marche vers l'essentiel. Un parcours spirituel réclame de la mesure, du jugement, de la maîtrise de soi, de la bienveillance mais il ne s'accommode d'aucune faiblesse, d'aucune lâcheté. La pire des trahisons est de se trahir soi-même !

Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.

Par Zacchaéus

ENTRER DANS LE SANCTUAIRE
(Guide abrégé pour une auto-réalisation efficace)

AVANT-PROPOS

Pourquoi Zachée ? Comme on le sait, dans Luc 19, verset 1 à 10, il est dit que « Jésus entra dans la ville de Jéricho et voici qu'il y avait un homme nommé Zachée, chef des publicains et il était riche. Il cherchait à voir Jésus et n'y arrivait pas à cause de sa petite taille. Il monta donc sur un sycomore et Jésus qui passait par là, leva les yeux et s'adressa à lui : "Zachée, descend vite, car il me faut aujourd'hui demeurer chez toi" et Zachée se dépêcha, descendit et le reçut avec joie ». L'histoire continue et nous apprenons que Zachée déclare à Jésus qu'il donnerait la moitié de ses biens aux pauvres, et que s'il avait extorqué quoi que ce soit à quelqu'un, il le lui rendrait au quadruple. Jésus lui répondit alors: "Le salut est arrivé dans cette maison, car le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu".

Bien que cette histoire ait été interprétée de nombreuses fois, d'un point de vue purement littéral, il y a une interprétation plus symbolique et allégorique, que le lecteur pourrait trouver plus inspirante. Selon le Dictionnaire métaphysique de la Bible publié par « The Unity Church », Zachée est le symbole du conservatisme, qui dégénère en avarice. Après sa rencontre avec Jésus, son avarice se transforme en justice et Zachée alors devient ce que l'on pourrait appeler juste, nettoyé, ou purifié. En fait, le sens du mot Zachée en hébreu signifie, purifié, juste, droit. La montée sur le sycomore symbolise ce qui est généralement vu comme *la mauvaise estime de soi,* alors on a une tendance inconsciente à s'élever soi-même qui fait que le sycomore sur lequel on monte produit des fruits d'une valeur spirituelle peu élevée. Puis l'empressement de Zachée à descendre du perchoir du sycomore suggère que pour grandir spirituellement, nous devons tous descendre de nos prétendus modèles de bien et de mal et demeurer dans la conscience du Christ, qui doit être trouvée dans le sanctuaire de l'âme. « Quand nous nous éveillons spirituellement et discernons la vérité, nous devenons comme Zachée ».

L'auteur de cet article tente d'être comme Zachée et par conséquent, souhaite partager avec d'autres, qui veulent aussi descendre de leur sycomore, un peu de la LUMIÈRE qu'il a glanée pendant toutes ces années de lutte dans la Quête.

ENTRER DANS LE SANCTUAIRE

La Sainteté est la symétrie de l'âme. Elle a l'amour comme essence, l'humilité comme vêtement, le bien des autres comme tâche, et l'honneur de Dieu comme finalité [1].

On définit un Sanctuaire comme étant « un lieu consacré, dédié à la préservation des choses sacrées ». Entrer dans le Sanctuaire, implique donc d'entrer dans ce lieu consacré pour la préservation des choses sacrées qui sont les vôtres. Quelles sont-elles et où sont-elles gardées? Dans un sens psychologique pur, les choses les plus sacrées pour tout un chacun sont nos idéaux, nos aspirations, nos espoirs et nos rêves les plus chers. Mais d'un point de vue purement spirituel ce qui est le plus sacré pour nous sont les *composants* de ces idéaux, aspirations, espoirs et rêves, car, généralement, ce ne sont pas des idéaux ordinaires, des aspirations ordinaires, des espoirs ou des rêves ordinaires ! L'idéalisme spirituel est vraiment issu de notre bonté naturelle, une bonté si pure et si aimante que nous ne pouvons pas faire autrement que d'aspirer à être le meilleur possible. Elle anime nos espoirs et nos rêves pour un monde meilleur, un monde dans lequel la cupidité et la cruauté n'obscurciraient plus la bonté naturelle de l'humanité. Ces espoirs et ces rêves, ces aspirations et ces idéaux, nous les gardons sûrement enfermés dans l'endroit le plus secret et le plus sacré appelé, métaphoriquement, le cœur du cœur, notre Saint des Saints. Entrer dans le sanctuaire, donc, requiert que nous entrions dans cet endroit le plus secret et le plus sacré.

Mais contrairement à ce qui passe pour être de la piété, nous n'entrerons pas dans le sanctuaire en pensant échapper aux défis de notre vie de tous les jours. Nous entrons plutôt dans le Sanctuaire pour embrasser la vie, pour être rempli d'énergie par la bonté, qui est abritée là, et pour être inspiré par elle, pour faire de notre mieux pour rendre notre petit coin de monde un peu plus humain, un peu

[1] Ce sont en fait deux phrases qui ont été assemblées, la première est de Philip Henry et la seconde d'Emerson. Les deux phrases allaient tellement bien ensemble que je n'ai pu résister à la tentation. J'espère que le lecteur n'y verra pas d'objection.

plus *spirituellement symétrique.* Mais, pour en arriver là, il est nécessaire d'avoir une technique, une méthodologie, une procédure, qui souvent prennent la forme d'un rituel.
En fait ce mot « rituel » a reçu une très mauvaise presse dernièrement, et on peut le comprendre, car le mot « rituel », a souvent été utilisé par certains pour en manipuler d'autres. Cependant, il est important de distinguer entre la mauvaise ou même la bonne utilisation du rituel, d'une part, et la valeur du rituel comme une technique légitime pour faciliter l'entrée dans le sanctuaire, d'autre part. Le fait est que tout le monde utilise un rituel d'une façon ou d'une autre. La façon dont nous nous réveillons le matin, l'heure à laquelle nous le faisons, les actes séquentiels que nous accomplissons pour être *prêts à affronter la journée,* la façon dont nous allons de la maison au travail, dont nous nous saluons, dont nous réalisons nos tâches respectives ? tout cela fait partie de petits rituels, mais comme ils sont si ordinaires, nous les considérons simplement comme de la *routine*. Mais laissons simplement se développer un petit défaut dans notre *routine* et, nous voilà tout à coup désorientés, au moins temporairement. En fait, le « rituel » est destiné à *nous faire aller d'un endroit à un autre,* que cet endroit soit physique ou métaphysique. Par conséquent, dans une pratique spirituelle, le but du rituel est de nous faire aller d'un *endroit* de conscience ordinaire vers une plus haute conscience, avec bon espoir d'atteindre ce lieu sacré ? notre Sanctuaire ou le Saint des Saints.
Pouvez-vous identifier une musique, qui a le pouvoir de vous transporter d'un état ordinaire de conscience vers un autre de paix et de contentement ? Pouvez-vous identifier une odeur - celle de l'encens par exemple - qui a le pouvoir de transporter d'un état ordinaire de conscience vers un état de contemplation et de réflexion ? Pouvez-vous identifier une couleur, un tableau, qui fait que vous vous arrêtez et que vous en contemplez la beauté, ou un endroit, une pièce, une église, une synagogue, une mosquée, une plage, une clairière dans les bois ? n'importe où ! ? qui vous transporte dans un état de paix avec le monde ? Tout cela et plus encore constituent des éléments importants dans votre rituel personnel pour vous transporter d'un endroit ordinaire de conscience vers le plus secret et le plus sacré des lieux, dans le cœur de votre cœur. C'est votre responsabilité et votre droit spirituel de développer votre propre rituel, celui qui aura le plus de sens et qui sera aussi le plus émouvant pour entrer

dans le Sanctuaire. Toute autre méthode vous apportera un succès occasionnel tout au plus, échec et frustration au pire.

CE LIEU RENDU SACRÉ

Il n'y a pas de plus grande mission que de marquer la vie d'autrui de façon positive ! Cela devrait être évident pour tous que la spiritualité ne repose pas sur la capacité à épouser une connaissance trouvée dans les livres, ni à pouvoir réciter comme un perroquet les lois connues de la vie spirituelle. La spiritualité réside au contraire dans l'application sage et judicieuse des lois spirituelles.

C'est l'adepte qui investit ses énergies en créant un lieu sacré en lui ou en elle, un lieu sanctifié par la compassion pure. Cet état d'être ne vient pas d'un souhait réfléchi, mais il se développe grâce à une pratique patiente ? une pratique élaborée et perfectionnée dans son sanctuaire. Les pensées de colère, d'orgueil, de déception, d'avidité et tous ces *états négatifs* ne peuvent trouver de sanctuaire dans ce lieu rendu sacré. Dans son propre sanctuaire, le degré où chacun maîtrise sa capacité à pardonner, à percevoir toujours les côtés positifs dans toute expérience, est celui-là même où la graine de la compassion prend racine et croît dans ce lieu rendu sacré au sein de la psyché. Pour y parvenir, l'exercice suivant vous est proposé.

Tout d'abord imaginez que vous êtes complètement seul dans un lieu confortable où vous vous sentez en parfaite sécurité ? libre de toute distraction possible. Dans ce lieu confortable et sûr, faites appel au souvenir d'une expérience désagréable, voire même un souvenir douloureux. Au fur et à mesure que vous vous souvenez de cette expérience désagréable, regardez la d'un point de vue libéré de toute passion - les évènements passant devant vous comme s'ils étaient projetés sur un écran, sans que vous soyez assailli par leur sens caché. Là, vous êtes un témoin et non un participant de cette scène. Et tout en la regardant, posez-vous la question: « Quel bien a-t-il pu sortir de cet événement ? Qu'est-ce que cela m'a donné envie de faire ou de devenir ? » Sans renier votre douleur, votre colère ou votre frustration, demandez-vous si, en fait, vous n'êtes pas malgré tout devenu une personne meilleure !

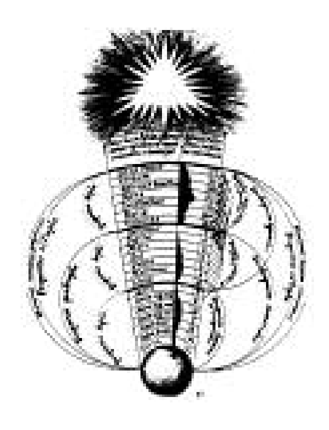
Si vous ne recevez pas tout de suite de réponse satisfaisante, ne désespérez pas. Après tout, nous sommes tellement peu habitués aux réponses subtiles de notre être, qu'il est très probable que nous ne soyons pas aussi

réceptifs que nous aimerions l'être. Il est important, cependant, d'apprendre à être attentif sans chercher à peser le pour ou le contre.
Quand vous avez reçu votre réponse, gardez l'image ou les images qui ont été l'instrument de précipitation dans votre expérience douloureuse. Puis demandez-vous si cette personne ou ces personnes n'ont pas, sans le vouloir, participé à votre évolution spirituelle. Réfléchissez sur la possibilité que la joie ou la peine peuvent être pour l'âme, comme le soleil et la pluie peuvent l'être pour les graines en germe. Puis Pardonnez ! Pardonnez aux offenseurs pour ce qu'ils n'ont peut-être pas voulu consciemment, mais qui ont contribué cependant à votre avancement de façon significative.
Pendant que vous essayez de résoudre les issues douloureuses de votre vie, essayez de vous souvenir et d'enregistrer vos rêves. L'aspect inconscient de votre esprit, une fois qu'il a été invité à participer à votre vie d'aspirant conscient, essaie souvent de communiquer ses directives par le biais des rêves vers l'esprit conscient.
Essayez aussi de vous rappeler que le secret de la perception de l'élément positif de chaque expérience est de réaliser que les événements négatifs de notre vie servent de motivation, alors que les souvenirs heureux servent de soutien, nous encourageant à persévérer. C'est parce que le Soi, dans sa relation avec l'Ego, obéit au proverbe : « On fait avancer avec le bâton et la carotte ». Peut-être est-ce pour cela que certains adeptes affirment que plus l'épreuve est douloureuse plus la récompense sera joyeuse.

LE CORPS COMME TEMPLE

Il n'y a pas de plus grande faute que l'ingratitude !
Pour la plupart des Occidentaux, la spiritualité est très souvent perçue comme quelque chose d'intellectuel, comme une activité totalement dissociée du corps physique. En fait, la tendance est celle qui nous éloignera le plus possible de ce qui pourrait toucher les émotions. D'autre part, l'approche orientale, particulièrement l'hindouisme et le bouddhisme, inclut le corps et toutes les émotions comme des moyens pour arriver au but qui est l'illumination spirituelle. Cette approche est basée sur la connaissance que le corps a une profonde intelligence, une intelligence qui doit être accommodée, sinon séduite, pour obtenir le succès dans la quête. Le corps est évidemment le Temple dans lequel on travaille en quête de l'illumination spirituelle !
À cet égard, certaines approches occidentales proposent l'utilisation

de sons de voyelles, comme moyen d'éveiller dans l'inconscient la puissance prodigieuse, qui dort dans certaines structures portant les noms génériques de « centres psychiques » ou « chakras ». Pour les orientaux, ces « centres psychiques » sont associés à ce qui correspond à certains centres nerveux du corps, alors que les Occidentaux associent la notion de « Centre psychique » à certaines glandes du corps humain. Bien que les méthodes d'éveil soient différentes, elles ont le même but. C'est l'éveil de certaines énergies, un procédé, que les orientaux appellent « l'éveil de la Kundalini ». Quand on entonne des sons de voyelles, il est indiqué de le faire dans certaines conditions et sur des notes musicales données. La raison de ces notes n'est cependant jamais donnée.
C'est Pythagore qui a découvert la relation entre les mathématiques et les notes musicales, après de longues et fructueuses expérimentations avec le monocorde. Plus tard cette connaissance a été appliquée au corps humain qui a été divisé en 3 sections ? l'abdomen, le thorax et la tête ? correspondant aux aspects humains du végétal, de l'animal et de l'homme. Quand chacun de ces trois segments est vu comme une corde et subdivisé selon les proportions musicales de Pythagore, alors la localisation des glandes ou « centres psychiques » dans le corps humain correspond tout à fait à des notes musicales. C'est ainsi que les notes sur lesquelles on entonne les sons de voyelles, sont prévues pour éveiller le pouvoir psychique qui repose dans chaque glande. Le diagramme suivant, tiré des travaux de Robert Fludd, illustre parfaitement ce point.



L'ART D'ENTRER DANS LE SILENCE

Le but de la méditation est d'expérimenter le Divin.
« Avant que les yeux puissent voir, ils ne doivent plus pouvoir pleurer. Avant que l'oreille puisse entendre, elle doit avoir perdu sa sensibilité. Et avant que la voix puisse parler en présence des Maîtres, elle doit avoir perdu le pouvoir de blesser ». C'est ce qu'on peut lire dans le petit livre *Lumière sur le Chemin.* Bien sûr, on pourrait rajouter : « Avant que la voix du Maître puisse être entendue, l'aspirant doit avoir fait taire les voix de la peur, de la colère, de l'avidité, de l'envie, de la luxure et toutes les autres voix par lesquelles l'Ombre confond l'esprit du cherchant ».
Mais à notre époque de récompense immédiate et de restauration rapide, il est difficile de supprimer le besoin inconscient de l'illumination instantanée. Par conséquent, beaucoup d'étudiants bien intentionnés pensent qu'en appliquant avec foi les techniques anciennes, ils seront récompensés par l'ultime cadeau, le cadeau de l'illumination spirituelle comme promis par ces sages qui développent et pratiquent ces techniques depuis si longtemps. Et alors, si l'on écoute attentivement, on pourra entendre la complainte voilée mais claire de la majorité des étudiants qui ne font pas de progrès ? au moins pas comme ils le souhaiteraient.

Malheureusement, ce phénomène est plus fortement lié au phénomène moderne de déconnexion d'avec le passé, qu'avec l'incapacité de l'étudiant sincère à s'appliquer à sa tâche. Car, comme la science - une fois libérée de l'élément philosophique, qui l'ancre à l'ensemble de la vie et aux valeurs humaines - cesse d'être la « science », dans le sens traditionnel, et est transformée en bonne d'enfants servile de la technologie, de même, des techniques ésotériques anciennes, privées des éléments psychologiques auxquels elles étaient rattachées pour leur efficacité, deviennent de simples gadgets dans les mains de ceux qui sont déconnectés de leurs racines psychiques et spirituelles. Il est bien connu que pour les pythagoriciens le problème de la spiritualité n'était pas en fait de devenir divin, mais plutôt de devenir conscient du divin, dans les principes universels. Le cursus pythagoricien était essentiellement concentré sur cela, car ils savaient que précisément ce qui stoppe l'aspirant, aujourd'hui comme hier, dans son développement à la conscience divine, dans les principes universels,

est un état intérieur d'aveuglement qui est en relation avec la psychologie de chacun.
N'oublions pas qu'à cette époque, il n'y avait pas réellement de classe moyenne, mais plutôt une classe supérieure et une classe inférieure. Et bien qu'il y ait certainement des traumatismes psychologiques parmi les gens de la haute société, ils n'étaient pas aussi nombreux que ceux que l'on pouvait trouver dans la classe inférieure. De plus, parmi les pythagoriciens, les aspirants provenaient en grande partie des classes aisées, et, malgré cela, ils étaient sévèrement testés au regard de leur prédisposition psychologique avant d'être acceptés dans l'école. Et une fois acceptés, il n'y avait pas de garantie de progrès, car cela devait se gagner et non être accordé. La préparation psychologique était et continue d'être, un impératif vital pour le travail spirituel.
Après avoir été accepté parmi les pythagoriciens, l'aspirant était tout d'abord soumis à une période de silence, qui durait cinq ans. Pendant cette « période de silence », l'aspirant devait apprendre à garder ses propres opinions pour lui, à reconnaître et à suspendre ses propres tendances, à considérer chaque sujet. En d'autres termes, l'aspirant devait apprendre à être silencieux intérieurement pour être à même d'écouter, de telle sorte que lorsqu'il parlerait, il soit extrêmement conscient de ses motivations et de la signification de ses mots. La peur avait été vaincue, les traumas psychologiques régulés, et enfin la VOLONTÉ était devenu vraiment libre.
Dans le monde d'aujourd'hui, bien que les tests de l'aspirant soient beaucoup plus subtils, la plupart des étudiants travaillent avec la conception erronée d'avoir investi « X » années dans l'étude des enseignements de telle école ou que « le temps de service » doit être un gage de leur progrès. On ne peut être plus éloigné de la vérité ! Car avant et à moins qu'on ait réussi à manger des portions substantielles de notre propre ombre, nous restons privés de ces éléments psychologiques, qui sont indispensables à l'avancement spirituel.
Sachez que le secret de développer l'art d'entrer dans le silence doit être trouvé dans la conscience de soi, l'interrogation de soi, et l'honnêteté vis-à-vis de soi. D'abord, on doit être conscient de ses réactions intérieures aux circonstances et événements extérieurs. Puis, on doit être capable de se demander pourquoi on expérimente les réactions en question. Et enfin on doit être suffisamment honnête avec soi-même et accepter d'examiner minutieusement toutes les réponses qui peuvent surgir dans notre conscience à cette auto-interroga-

tion. Cette approche s'est avérée très efficace pour intégrer les énergies disparates, qui rivalisent pour retenir notre attention sur la scène de notre conscience.

LE SENS DE L'HUMOUR SPIRITUEL

Le pardon purge la mémoire de ses poisons !
Pour l'étudiant moyen, le Sanctuaire est un lieu où l'on peut se retirer du tourment de la vie quotidienne pour se réchauffer momentanément dans la présence revigorante et régénérante du Soi. Est-ce uniquement là, dans l'environnement harmonieux du Sanctuaire, que l'on peut consacrer son c?ur et son esprit à la communion avec le Soi ? Un instant de réflexion devrait vous informer que dans le monde de combat et de tourment, comme dans l'environnement de votre Sanctuaire, vous devriez pouvoir consacrer votre c?ur et votre esprit à la communion avec le monde intérieur du Soi. Ainsi, en tentant de maintenir cette très importante harmonisation avec l'Esprit Universel en soi, on trouve souvent que le sens de l'humour est un des biens les plus précieux. Comme aspirant sincère, pouvez-vous dire que le sens de l'humour fait partie de votre vie de tous les jours ? Riez-vous facilement ? Voici votre premier test.
Un jour, « deux idiots du village » louent un bateau et vont pêcher sur un lac. Ne sachant pas que ce lac a la réputation d'être très pauvre en poissons, nos deux idiots se retrouvent avec une pêche merveilleuse et abondante. En rentrant vers la rive, l'un dit à l'autre, « Comment allons-nous faire pour retrouver ce merveilleux endroit pour pêcher? » « Ne t'en fais pas, répond l'autre, j'y ai déjà pensé. Pendant que tu ne regardais pas, j'ai fait une marque à la craie juste au-dessus du niveau de l'eau ». « Tu es fou ! » dit le premier idiot, « ça ne marchera pas. Imagine que la prochaine fois, on nous donne un autre bateau ? »
Avez-vous ri ? Si c'est le cas, il semble, au moins en surface, que vous vous êtes démontré que vous aviez vraiment le sens de l'humour. Et je suis sûr que vous l'avez ! Mais avant de tourner notre attention vers la question du sens spirituel de l'humour, considérons un moment les bénéfices physiques et psychologiques que nous tirons du sens de l'humour. Physiologiquement, le rire sert souvent de tonique au corps. Quand on rit sincèrement, tout l'air vicié, qui à tendance à s'accumuler au fond des poumons, est expulsé et remplacé

par la force revitalisante d'un air nouveau. En d'autres termes, un bon rire est une façon agréable de faire des exercices de respiration profonde. Des études scientifiques ont démontré les effets harmonisant et revitalisant de la respiration profonde comme l'indique son influence équilibrante sur les champs électromagnétiques du corps. Ces champs, comme vous devez le savoir, représentent certains aspects de l'aura de chacun. Comme conséquence, il est juste de dire que la respiration profonde, qu'elle soit provoquée par le rire ou par d'autres moyens, renforce et harmonise l'aura.

D'un point de vue psychologique, le rire relâche les tensions et donc, réduit le stress. Aujourd'hui, le stress est bien connu comme étant la source de nombreuses de nos maladies modernes. Il n'est guère étonnant alors que l'on affirme que le rire et la gaieté sont les expressions de la joie de l'âme et devraient être exprimés quand nos émotions sont au point de vouloir déborder dans une expression sincère de joie ! Cependant, en dépit des bénéfices physiologiques et psychologiques qui augmentent grâce à un rire sincère, la capacité à rire facilement est aussi un aspect extérieur du sens de l'humour. Quels pourraient être alors les aspects intérieurs du sens de l'humour ? Est-ce que ces aspects intérieurs seraient la clé du sens de l'humour spirituel ?

La définition du rire dans le dictionnaire est la suivante : « exprimer les sentiments d'hilarité, d'amusement, ou de dérision par une série de sons inarticulés et explosifs dus aux vibrations caractéristiques des cordes vocales provoquées par des vibrations spasmodiques et saccadées ». Une telle définition nous pousse à nous demander : pourquoi rions-nous ? Pourquoi riez-vous ? Dans notre petite histoire à propos de la pêche couronnée de succès des deux « idiots du village », avez-vous ri par amusement ou bien par dérision ?

Bien qu'il soit presque sûr que vous avez ri parce que vous avez reconnu tout de suite le ridicule de la situation, il est cependant important de vous assurer que votre sens de l'amusement n'était pas guidé par un manque de bienveillance envers les autres. D'un point de vue spirituel, c'est la raison pour laquelle vous avez ri qui est d'une importance cruciale. Voici un test !

C'est l'histoire d'un petit garçon qui tapait sur un tambour toute la journée et en éprouvait beaucoup de plaisir. Quoiqu'on puisse lui dire, il ne restait jamais tranquille. Plusieurs experts en psychologie enfantine furent appelés par les voisins afin que l'on fasse quelque chose pour cet enfant impossible.

Le premier psychologue expliqua à l'enfant les dangers associés à un bruit incessant provoqué par ses battements de tambour. Il dit à l'enfant que s'il persistait à battre son tambour, les vibrations intenses du bruit perforeraient bientôt ses tympans et qu'il deviendrait sourd. Ce raisonnement était trop avancé pour l'enfant qui, évidemment, n'était ni scientifique ni savant. Le bruit continua donc de façon persistante.

Le second psychologue dit à l'enfant que les battements de tambour étaient une activité sacrée et que donc, ils ne devaient se faire que pour des occasions spéciales et sacrées. Ne connaissant que le plaisir intense que lui donnaient les battements sur son précieux tambour, l'enfant devint un fanatique religieux et frappa de plus belle.
Le troisième psychologue offrit des bouchons d'oreilles aux voisins ; le quatrième offrit à l'enfant un livre ; le cinquième donna aux voisins des leçons pour contrôler leur colère par la méthode du *bio-feedback.* Le sixième psychologue, étant un adepte des approches new age, donna à l'enfant des méditations à faire pour l'apaiser et lui expliqua qu'en fait, tout ceci n'était qu'illusion. Comme tous les placebos, chacun de ces remèdes fonctionna, mais pour un laps de temps fort court. Finalement, le septième psychologue, qui était aussi un étudiant des techniques traditionnelles ésotériques, arriva, examina la situation et décida du plan suivant : il présenta un marteau et un ciseau à l'enfant et lui dit : « Je me demande ce qu'il y a à l'intérieur de ce tambour ? »
Cette fois-ci, avez-vous ri ? Si vous l'avez fait, permettez-moi de vous demander : pourquoi avez-vous ri ? Et si vous n'avez pas ri, pourquoi n'avez-vous pas ri ? Pouvez-vous vous souvenir des émotions que vous avez eues pendant la lecture de cette histoire ? Pouvez-vous vous souvenir de la pensée qui a prédominé juste avant la conclusion ? Et quels ont été vos sentiments juste après avoir réalisé qu'il y avait une solution au problème des voisins ?

Si vous êtes parent, ou quelqu'un qui a eu une longue expérience des enfants, surtout ceux qui ont un caractère fort, genre petits garçons qui adorent le tambour, vous avez certainement expérimenté l'histoire en tant qu'adulte et, en tant que tel, expérimenté la frustration et l'attente des voisins au fur et à mesure que chaque psychologue ne réussissait pas à trouver une solution acceptable à votre problème. Comme étudiant sérieux, vous vous êtes sans doute reconnu

dans ce septième psychologue et, donc, avez expérimenté un mélange de soulagement, de fierté et de satisfaction en trouvant une solution acceptable. Avec de telles pensées et de telles émotions, le rire ne devrait pas être loin. Par conséquent, il était facile d'exprimer vos sentiments d'hilarité et d'amusement.
Mais qu'en est-il du petit garçon ? Si vous vous êtes identifié au petit joueur de tambour, vous avez sans doute expérimenté une sorte de pouvoir délicieux en vous livrant à un acte qui a provoqué l'impuissance des adultes. Mieux que cela encore, en tant que petit garçon, vous avez plutôt expérimenté le plaisir de votre créativité et donc, vous n'avez pas vu tout le bruit qu'en ont fait les adultes. Dans de telles circonstances, l'âme se réjouit dans un sentiment de liberté, dans son déclenchement d'une restriction malvenue. Mais, quand un psychologue vous donne un marteau et un ciseau avec cette question : « Je me demande ce qu'il y a dans ce tambour ? » - votre curiosité s'éveille en vous et vous allez à la recherche de plus grandes délices encore. Mais hélas ! Cette fois la recherche du plaisir a une curieuse fin car vous avez détruit votre précieux tambour ! Maintenant, en tant que petit garçon, pouvez-vous voir l'humour de la situation ?
Il est important de reconnaître en chacun de nous, l'enfant, l'adulte, le psychologue, le sage et plus encore. En chacun de nous, il y a l'aspect de la personnalité qui éprouve du plaisir à poursuivre certains plaisirs, certains buts. Quand certains, comme les adultes de notre histoire, agissent en opposition à nos quêtes, voyons-nous, pouvons-nous voir l'humour de la situation ? Plus que cela encore, nous efforçons-nous de voir l'humour dans tous les petits défis de la vie ? N'est-il pas intéressant de voir comment un changement de perspective peut faire que nous nous questionnions sur nos propres hypothèses, sur ce que nous sommes ? Il est facile de voir l'humour dans les situations qui impliquent une solution, en accord avec nos façons de voir les choses. Mais, c'est ô combien difficile d'apprécier l'humour quand les situations se déroulent et finissent dans des souhaits ou des désirs contraires aux nôtres !

Shakespeare a dit que le monde entier est une scène de théâtre. Vous et moi sommes les acteurs de la scène du monde. Et comme vous le savez, le secret d'un bon jeu demande de s'identifier complètement, mais temporairement, au rôle que nous sommes en train de jouer. Ce procédé de jouer un rôle, d'une identification temporaire est le pro-

cédé à travers lequel nous devenons conscients de nous-mêmes. Mais quand par erreur nous croyons que nous sommes seulement ce que nous avons cru être, nous devenons restrictifs dans nos perspectives. Comme conséquence, nous ne réussissons pas souvent à voir l'humour dans les situations qui menacent nos perceptions préférées de nous-mêmes, les rôles que nous préférons jouer. Quelle est votre perception préférée de vous-même ? Êtes-vous si épris de votre rôle-personnage que toute allusion d'imperfection vous fasse perdre votre sens de l'humour ? Ou êtes-vous si intolérant avec vos défauts que toute allusion à vos faiblesses *présumées* vous fait tomber dans un sentiment de mépris ?

Il est important de réaliser que c'est à travers le procédé d'identification temporaire que nous pourrons devenir pleinement conscient de notre propre nature divine. Et comme la divinité inclut tout, et n'exclut rien, nous nous coupons de la réalisation consciente de nos racines cosmiques quand nous adoptons des attitudes intérieures d'exclusivité, d'inflexibilité et d'intolérance. La réalisation consciente de notre unité essentielle avec l'Univers est nourrie des attitudes intérieures de l'unité avec tout ce qui est, et gratitude pour tout ce que nous sommes et pouvons être. L'expérience de construire de telles attitudes vient de la pratique journalière dans l'art d'assumer des points de vue différents de ceux que l'on préfère. Spirituellement, un sens de l'humour englobe non seulement la capacité de rire facilement mais, d'abord et surtout, la capacité de rire de nous-mêmes de bonne grâce et avec sincérité.

Il y a un vieux dicton hébreu qui dit que l'élève devrait se placer devant un miroir et, en fixant son propre reflet, devrait rire et rire et rire jusqu'à le faire vraiment. Quand nous aurons maîtrisé la capacité de rire de nous-mêmes alors, et alors seulement, nous serons en possession du sens spirituel de l'humour, car un rire comme celui-là reflète le plaisir de l'âme dans un procédé alchimique de découverte de soi.

LA PAIX : QUÊTE DU MILLÉNAIRE

Celui qui n'est pas en paix avec lui-même est en guerre avec le monde entier !

Depuis les horreurs de la dernière guerre mondiale, qui a si violemment marqué la conscience de l'humanité contemporaine, nous avons été les témoins d'un sentiment populaire sans cesse croissant

pour le concept de la paix dans le monde. En effet, il y a ceux qui diront que s'il y a une conséquence positive à la Deuxième Guerre mondiale, par rapport à l'évolution de la conscience humaine, ce serait l'éveil d'une conscience globale dans l'esprit de beaucoup. Avant cette époque, la majorité de l'humanité semblait être satisfaite de reposer dans un douillet cocon de protection. Les horreurs d'Auschwitz, la souffrance inénarrable de millions de gens innocents des deux côtés de ce conflit, a littéralement violé la conscience de beaucoup provoquant l'outrage et l'insomnie ; le résultat ironique d'un tel réveil est qu'il y a en a beaucoup qui sont partis en guerre pour assurer la paix.
Aussi profondément que nous puissions creuser dans les recoins de la conscience humaine, nous trouverions sans aucun doute qu'il n'y a eu aucun moment où l'homme n'a pas été en guerre avec lui-même, et que jamais n'a existé le temps où l'homme n'a pas ardemment désiré la paix. En fait, il n'y a aucun moment où l'homme n'a pas senti en lui la bataille éternelle entre le Bien et le Mal, l'Amour et la Haine, la Lumière et les Ténèbres, la Guerre et la Paix. Il semblerait seulement que dans ce monde d'existence humaine nous sommes soumis à l'expérience sans âge du paradoxe de « faire la guerre pour la Paix ».

Bien sûr, les philosophes, les savants, les paysans, tous, à un moment ou un autre ont dû réfléchir sur la possibilité de vivre dans un monde en paix. Mais est-ce que la paix est possible sans la guerre ? Pourrions-nous connaître la paix sans la guerre ? En d'autres termes, qui est le premier : l'œuf ou la poule, la Guerre ou la Paix ?

Qu'est-ce que la Paix ? James Thomson, poète écossais, a dit : « La Paix est l'état naturel et heureux de l'homme ; la Guerre, sa corruption, sa disgrâce ». Et Pétrarque a dit aussi : « En nous, demeurent cinq grands ennemis de la Paix : le vice, l'avarice, l'ambition, l'envie, la colère et l'orgueil », alors que Fénelon affirme que : « La paix ne demeure pas dans les choses extérieures, mais à l'intérieur de l'âme ». Cette dernière réflexion rappelle l'aphorisme ésotérique qui dit : « Celui qui n'est pas en paix avec lui-même est en guerre avec le monde ». Cela voudrait dire que la paix que nous recherchons tous n'est que l'expression extérieure, politique, d'une quête spirituelle intérieure et profonde. Je repense aux mythes de la création où interviennent deux créateurs, ou jumeaux, nés de mêmes parents et dont la relation l'un

par rapport à l'autre définit l'arène dans laquelle la création elle-même se déroule. Nous trouvons l'incarnation de ce principe du mythe de la Création merveilleusement réfléchi dans le modèle connu de l'atome, bloc de construction de notre existence physique. Dans chaque atome, un jumeau, la polarité positive ou proton, *reste à la maison* - dans le noyau - tandis que l'autre jumeau, la polarité négative ou électron, *va à l'extérieur pour créer le monde.* En fait, il n'y a pas de *va à l'extérieur pour créer le monde* s'il n'y a pas de reste à la maison et inversement, il n'y a pas de *reste à la maison, s'il n'y a pas de va à l'extérieur* - l'un implique l'autre ! C'est la même chose avec la Guerre et la Paix puisqu'il n'y a pas de Paix sans la Guerre et il n'y a pas de Guerre sans la Paix. Donc, les « Jumeaux » de Guerre et Paix sont équivalents, exactement comme le temps et l'espace sont équivalents. Aussi longtemps que le Temps, l'Espace et l'Homme existent, la Guerre et la Paix existeront aussi. À aucun moment, Guerre et Paix n'ont pas coexisté. Quelle triste perspective !
Cela signifie-t-il que dans les temps futurs la guerre n'existera pas? Pour essayer de trouver une réponse appropriée à cette question examinons brièvement ce que l'on entend par Paix. Pour la plupart, la paix implique l'absence de conflit physique et le sens de la trêve. Et c'est ce qui a fait dire à E.H. Chapin : « Il y a des intérêts, pour qui le sacrifice pour la Paix est trop chèrement payé …. »
Pendant une visite récente en Côte d'Ivoire, en Afrique de l'Ouest, j'ai eu le privilège, à Yamassoukro, la capitale, de visiter deux édifices exceptionnels qui ont été construits et dédiés tous les deux à la Paix par le précédent président, Félix Houphouet Boigny. Le premier est la basilique impressionnante dédiée à Notre-Dame de la Paix, et l'autre, également impressionnant, la « Fondation pour la Recherche de la Paix ». J'ai été très ému par la beauté et la grâce de ces monuments, qui s'élèvent d'une terre ocre rouge de la campagne environnante comme des monuments de foi profonde et durable en la bonté intrinsèque de l'homme. Et, en fait, en dépit d'une telle foi profonde, il semblerait presque que ces deux monuments sont comme une sorte de testament au fait que la bonté essentielle de l'homme trouve rarement son expression dans le monde manifesté, car ces deux monuments sont très peu utilisés. Est-ce que cela viendrait du fait que la raison inconsciente d'une telle rareté d'expression est due au fait que nous cherchons la Paix aux mauvais endroits ? Et qu'aussi longtemps que nous continuerons à chercher la paix « à l'ex-

térieur de nous-mêmes », nous resterons en guerre avec le monde ? Est-ce que la guerre ne serait pas un procédé de la nature pour nous faire savoir que, comme les habitants de la caverne de Platon, nous sommes leurrés par nos ombres ; que nous serons encore trompés par ces ombres jusqu'à ce que nous choisissions de faire le tour pour faire face à la Lumière, Source de notre Être ? Rares sont ceux qui ont eu le courage de faire face à la Source et ils sont reconnus comme étant des Saints, des Martyrs, des Avatars et des Sages.

L'histoire montre clairement que la guerre surgit ? même au sein d'une famille, dans une ville, une nation ; même dans une communauté mondiale ou dans l'intimité de la communauté privée de notre propre conscience individuelle ? quand et seulement quand, l'homme, individuellement ou collectivement, devient la victime d'un ou plusieurs des cinq « Ennemis de la Paix » identifiés par Pétrarque. La dévastation, la souffrance, l'injustice, perpétrée par l'homme contre l'homme pendant les temps de guerre est un testament durable aux énergies énormes et destructrices engendrées par les *ennemis de la Paix.* Le don de telles énergies est tel qu'il a donné naissance à la technologie de la guerre, qui est devenue de plus en plus sophistiquée, de plus en plus dévastatrice et de plus en plus déshumanisante. Les effets de telles technologies sur notre vie de tous les jours sont si irrésistibles qu'on attache peu d'importance à l'évolution d'une technologie en parallèle ou « jumelle », la technologie de la paix.
Qu'est-ce qui engendre l'avarice, l'ambition, l'envie, la colère ou l'orgueil dans l'âme humaine ? Les traditions spirituelles, à travers le monde et les âges, reconnaissent l'existence du mal. Les traditions spirituelles, dans le monde, ont aussi développé et continuent de promulguer des idéologies pour la Paix. Par conséquent, toutes les traditions spirituelles, d'une façon ou d'une autre, nous exhortent à aimer nos voisins, à être bon et à avoir de la considération pour l'autre ; nous avons les Commandements, des Codes moraux, les Béatitudes et les Admonitions. Nous avons aussi une conscience qui nous dit quand nous avons transgressé nos propres idéaux ! Et cependant, malgré tous ces sermons, toutes ces pratiques, toutes nos résolutions de nouvel an, toutes nos lois, dogmes et édits faits pour diriger nos conduites par des moyens spirituels et paisibles, nous continuons d'être en guerre. Comment peut-on se débarrasser de l'avarice, de l'ambition, de l'envie, de la colère, et de l'orgueil ? ces cinq

ennemis de la Paix ? Et même si quelqu'un y arrivait, quelle différence cela ferait-il ?
Ce n'est pas une idée très répandue que les traditions spirituelles possèdent une discipline intérieure où le cherchant sincère peut établir un contact permanent avec la Source de l'Être, la réalisation consciente qui est le seul antidote connu à la guerre. Cet antidote pour la guerre, dans la tradition judéo-chrétienne, a souvent fait appel à Melchisédech, Roi de Justice, Roi de Salem, Prince de la Paix. Seul le cœur pur peut maîtriser cette technologie ; et seulement ceux qui désirent ardemment maîtriser leurs passions selon l'ancienne injonction du "Connais-toi toi-même", peuvent le faire.

LE SOUFFLE DE DIEU

L'Unité ne se trouve pas dans la monotonie de la ressemblance mais plutôt dans la symphonie qui naît de la synchronisation de la diversité !
Le Sanctuaire, spirituellement parlant, est cet état de l'être dans lequel Dieu, le créateur, se repose au centre même des "six jours de la création" symboliques, représentés par l'étoile de David, le Sceau de Salomon et le Pentacle martiniste. Là, au centre même où Dieu réside, on ne peut qu'observer pour celui qui est en état de méditation profonde, ne connaissant ni l'activité, ni la forme, ni le temps, ni la réalité. Là, on « est » tout simplement, sans désir, ne fuyant rien, sans besoin de savoir, car le désir de savoir est celui de nommer, le besoin d'étiqueter, le besoin de catégoriser, et tous ces besoins étant des catalyseurs qui activent la Chute dans l'activité mentale, - en bref, la Chute dans le monde du Temps et de l'espace, le monde de Malkuth, pour utiliser un terme kabbaliste.
Comment extraire sa perception de la réalité du corps, du sens de la durée, de la conception, de la forme et aussi de l'activité mentale, voilà la clé du processus pour « Entrer dans le sanctuaire ». Comment peut-on dégager sa liberté de la tyrannie des désirs, des besoins, et des peurs, pour réclamer son propre sens de l'unité en présence du Créateur dans le Sanctuaire ? Le processus est en fait très simple et complexe à la fois car, d'une certaine façon, ce n'est pas une mince affaire d'atteindre le Graal.
Symboliquement le Graal possède trois attributs fondamentaux : une base, symbole du Service, un pied, symbole de la Rigueur, qui est

nécessaire au Service véritable et un réceptacle, lui-même symbole de l'état de Réceptivité, qui, comme une fleur en plein épanouissement, est née de la Rigueur enracinée dans le service véritable. Donc, le tout premier acte dans le processus pour atteindre cet état intérieur représenté par le Graal est : Cherche à Servir !
Mais ce qui a été souvent considéré comme Service est, en fait, ce que l'on considère de façon euphémique comme « de l'avidité psychologique ». En fait ceux qui affirment servir, et ils sont nombreux, se permettent d'être dans une sorte de « salut de la conscience » ou une sorte de « relâchement de la pression », motivé par leur besoin personnel de cesser de souffrir de façon sympathique quand ils sont confrontés à leur perception de la souffrance des autres. Le service véritable n'a pas de telle motivation !

En fait, le véritable service est le fait d'aider les autres à prendre la prochaine décision dans leur voyage, même si nous, dans des conditions identiques, nous n'aurions pas pris la même décision. Le service véritable, c'est d'aider les autres en les rendant plus forts et, certaines fois, cela peut même prendre la forme de ne rien faire parce que nous estimons inapproprié de participer à un acte, que nous percevons comme étant inapproprié, voire même nuisible au progrès immédiat de ceux pour qui nous sommes engagés dans le service. Dans tous les cas, le service véritable requiert que nous soyons disponibles, sans souci du résultat de la prochaine étape de celui ou celle envers qui nous avons pris l'engagement de servir. En bref, le service véritable n'est pas quelque chose qui nous concerne, mais qui concerne ceux qui ont besoin de notre aide inconditionnelle. Un service si désintéressé demande de la Rigueur !

Quiconque a pris l'engagement de faire ce qui est le mieux pour les autres, sans se préoccuper de ce que cela lui coûtera, se trouvera invariablement face à ses propres vulnérabilités, ses propres défauts, ses propres peurs ! Il faut du courage pour faire face à ses propres vulnérabilités, ses propres défauts, et ses propres peurs avec rigueur. Et il faut encore plus de courage pour ne pas être réduit par ces vulnérabilités, ces défauts, et ces peurs, pour pouvoir faire ce qu'il y a de mieux pour les autres, sans se préoccuper de ce que cela pourra coûter. Voilà ce qu'est la puissance du désintéressement de la Rigueur !

Mais pour exprimer une telle rigueur, on doit être réceptif, et pour être vraiment réceptif, on doit être observateur, non pas de la peur, ni d'aucune attente particulière, mais observateur dans le sens d'être vraiment réceptif, sans être attaché à rien en particulier et en n'étant distrait d'aucune façon par un résultat perçu, qui ne semble pas s'harmoniser avec ses préférences conscientes ou inconscientes.
Donc, pour entrer dans le Sanctuaire ou dans cet état méditatif où Dieu réside, il faut commencer par le désir d'être dans un service véritable ; ensuite il faut y ajouter la rigueur ou la détermination tranquille d'être détaché en tout, et finalement être réceptif en ayant la volonté d'être ouvert à toutes les possibilités qui pourraient conduire à des solutions constructives pour soulager la souffrance des autres. Avec de la pratique et de l'assiduité, vous vous apercevrez que petit à petit le Graal se manifeste comme une réalité fondamentale au c?ur même de votre autel quand et où vous choisissez « d'entrer dans le sanctuaire ». Là vous sentirez immanquablement le souffle de Dieu qui descend sur vous, pour insuffler vie et conscience dans tout ce que vous faites. Par là vous percevrez sans voir, vous entendrez sans entendre, sentirez sans jugement et concevrez uniquement ce qui est né du pur désir.

LE DON DU SILENCE

Dans l'unité se trouve le Silence !

Quiconque a dû rester silencieux pendant une certaine période de temps connaît bien le pouvoir du langage ? le pouvoir de s'exprimer par le moyen des paroles dites ! Un tel en vient à connaître dans le vrai sens du terme, « le pouvoir d'émouvoir ou d'être ému » qui est caché dans les paroles dites. Imaginez donc ce qui pourrait être accompli par celui qui maîtriserait l'art du silence ? l'art d'appliquer le pouvoir du Mot pour émouvoir ou inspirer l'Âme dans sa quête de Dieu ! Les Anciens connaissaient bien le pouvoir du Silence. Et c'est pour cela que, dans les temps anciens, les écoles ésotériques et les ordres religieux imposaient une « Période de Silence » au nouvel admis et ont, à travers les âges, chanté les louages du Silence. Plutarque a dit : « Celui qui ne sait pas comment garder son calme ne pourra jamais maîtriser son langage ». De toutes les vertus, Zenon a choisi le silence, car « grâce à lui, dit-il, j'entends les imperfections des

autres hommes et dissimule les miennes ». D'autres penseurs modernes ont chanté les louanges du silence. « Le Temple de nos pensées les plus pures est le Silence » (Mrs S.J. Hale). Retenons donc le conseil d'Emerson et « Restons dans le silence car nous pourrions entendre les murmures de Dieu » !

Qu'est-ce que le silence ? « Le véritable silence est le repos de l'esprit, il est à l'esprit ce que le sommeil est au corps ? nourriture et rafraîchissement. C'est une grande vertu ; cela couvre la folie, garde les secrets, évite les disputes et prévient le mensonge » (Penn). Selon Madame Guyon, « Il y a trois sortes de silence. Le silence des mots est bon car un langage immodéré mène au mal. Le silence ou le repos des désirs ou des langages passionnés est encore mieux car il aide à trouver le calme de l'esprit. Mais le meilleur de tous est le Silence de pensées rêveuses et superflues, car c'est ce qui est nécessaire à l'unification intérieure et parce que cela pose les fondations d'une réputation juste et à certains égards, aussi pour le silence ».
Le silence nous oblige à tourner notre attention vers l'intérieur. Il nous oblige à écouter, et c'est dans le silence de l'écoute que nous apprenons à écouter nos propres pensées, les pensées des autres, et la voix du Maître. C'est dans le Silence que l'on peut être inspiré, que l'on peut être illuminé. Dans le Silence, on peut « être appelé à l'action dans les plans intérieurs de l'être » !

Ce que nous souhaitons pour vous - cher lecteur - c'est que par le silence vous entriez dans le « Sanctuaire de votre Être » et, que pendant vos périodes de silence vous développiez un dialogue significatif avec votre âme ; que vous développiez votre propre technique pour arriver à vos réponses aux énigmes de la vie. C'est notre désir le plus sincère qu'en répondant à cet « appel à l'action » sur les plans intérieurs de votre être vous puissiez bientôt être capable d'être en harmonie avec les sentiments d'Emerson qui a dit : « Quel pouvoir étrange réside dans le silence ! Combien de résolutions ont été formées, combien de conquêtes sublimes ont été effectuées, pendant cette pause où les lèvres sont closes, et où l'âme ressent secrètement l'?il de son créateur posé sur elle ! Ce sont ceux qui sont forts qui savent comment regarder le silence quand ils souffrent ou quand ils sont blessés, et qui donnent le temps à leur âme pour croître en force contre la tentation ».

UN PETIT RITUEL RECOMMANDÉ POUR LA PAIX

Celui qui veut contrôler à tout prix la vie des autres ne contrôle pas du tout la sienne !
NOTE : Mémorisez bien les détails et le déroulement de ce petit rituel avant de le vivre dans votre sanctuaire privé ou votre pensoir personnel. Il est important que le déroulement se fasse dans votre conscience d'une façon continue et que vous ne soyez distrait par rien, aussi bien extérieurement qu'intérieurement. Disposez votre sanctuaire privé de la façon qui vous inspire le plus ou si vous n'en avez pas arrangez un endroit qui sera inspirant pour vous. Préparez-vous à recevoir quelque chose, et soyez l'hôte de l'invité le plus honorable et le plus sacré que vous puissiez imaginer. Après vous être lavé extérieurement et intérieurement, entrez dans cet endroit sacré dans l'attente de rencontrer la conscience Divine en vous. Si possible, écoutez un morceau de musique, qui vous émeut vraiment et s'il vous émeut aux larmes, cela signifie que votre nature émotionnelle a été bien préparée pour cette rencontre extrêmement importante. Si possible, brûlez un peu d'encens ? une odeur, qui non seulement vous plaise mais surtout, vous inspire. Donc, lavé, puis ému, puis inspiré, fermez les yeux et imaginez que se tient devant vous l'Être le plus sacré, le plus inspirant, le plus beau extérieurement et intérieurement que vous puissiez imaginer. En présence de cet Être sacré, soyez réceptif, ouvert à tout message que vous puissiez recevoir et sachez que quels que soient les défauts de votre caractère, ils sont perçus, non seulement perçus, mais dissous dans le regard bon et aimant de cet être le plus sacré. Restez en sa présence aussi longtemps que vous en ressentirez le besoin, et sentez la bonté aimante de cet être merveilleux entrer dans votre c?ur. Sentez-le, ressentez-le, aimez-le ! Et sachez que maintenant, il fait partie de vous, POUR TOUJOURS !

Désormais, vous êtes une personne différente ! Désormais, dans les moments de besoin, d'anxiété et de détresse, vous aurez seulement à vous souvenir de ce moment pour sentir la présence de cet être sacré dans votre c?ur et, avec les temps, toutes les conditions négatives seront transformées. En paix avec vous-même, vous ne serez pas seulement en paix avec le monde, mais, à travers vos actes de bonté et d'amour, vous serez un véritable ambassadeur de la Paix dans votre environnement immédiat et éloigné.

L'invention des chemins de Compostelle

Par Jean Clergue-Vila



D'après Jacques CALLOT (1592-1635). De patibulaires pèlerins que l'on n'aimerait pas rencontrer sur un des Chemins de Saint-Jacques.

Saint-Jacques de Compostelle ?
10 000 ouvrages ou articles en traitent !
Qu'apporter de nouveau sur de tels chemins ?
Peut-être leur négation, leur inexistence, leur invention…
Le débat a été ouvert par une confrontation de thèses.
Elles sont émises par des chercheurs très sérieux,
illustrant une évolution des méthodes historiographiques.
Destruction de la légende mais prolongation d'un mythe.
Les yeux toujours levés vers le Champ des Etoiles.

L'été arrive avec son lot de marcheurs, de cyclistes ou de cavaliers, sur des chemins dits « de Compostelle » et conduisant à un cap Finistère où la terre chrétienne se perd dans la mer. Là, sur la plage et en un temps immémorial, un corps se serait échoué au milieu des coquillages apportés par la marée. Le lieu avait été dénommé « champ des étoiles », peut-être parce qu'elles s'y miraient lorsque les flots restaient calmes. Ou alors en allusion aux reflets des opercules de ces P*ecten maximus* luisant par les nuits de pleine lune. Toujours est-il que le dit *Pecten maximu*s devint coquille Saint-jacques et que le renom du saint apôtre, compagnon du Christ, passa surtout de poêlées en assiettes pour le régal profane des gastronomes… Les valves résiduelles n'en furent que plus nombreuses aux fins d'être fixées à de grands chapeaux ou battre en pendentif sous les visages hâves de pèlerins parfois néophytes.

Car ils sont de plus en plus nombreux les néophytes qui ont rêvé de ce cheminement devenu mythique à force de récits, d'ouvrages élogieux, de cartulaires médiévaux ou autres folklores soigneusement entretenus. On ne saurait leur jeter la pierre de manifester ainsi des bouffées d'idéalisme et des recherches de quêtes purificatrices, en ces temps d'excès d'une matérialité triomphante générant des avenirs obscurcis.

Or, voilà que nous sommes à même de rencontrer la genèse d'un mythe parmi les plus présents, les plus vivants. Un mythe récent, presque construit de toutes pièces au cours de ce dernier siècle écoulé et dont, de notre vivant et pour autant que nous ayons

quelques cheveux blancs, nous aurons suivi sans nous en rendre compte l'élaboration et l'évolution. Mieux, voir un mythe officialisé n'est pas courant. Voir la Communauté Européenne le couler dans le bronze puis, récemment, entendre un Chef de l'État français, un Président de notre République, le justifier et l'oindre d'un discours solennel, sort tout à fait de l'ordinaire. Le mythe devient breveté, estampillé. Il est réalité. Il est vrai… et il n'est plus mythe !

Depuis quelle Antiquité, quels temps médiévaux, les pouvoirs en place n'ont plus officialisé des cultes et des mythes ? Peu importe et savourons cette opportunité vécue. Pour cela des faits, datant de seulement quelques semaines, devront être présentés et avec des exemples de leur répercussion médiatique. Ceci bien entendu en tout apolitisme, mais les faits sont les faits et nous n'avons jamais demandé que leur rumeur parvienne à nos oreilles. Toutefois, c'était donner un regain d'actualité, un goût d'écriture pour un sujet me tournicotant déjà depuis déjà quelques années…

1er avertissement au lecteur

Vouloir pélegriner vers Saint-Jacques de Compostelle exclut-il un regard objectif sur les origines de la formation et de la diffusion d'une belle fable contemporaine ?

Je me dois de prévenir le lecteur, ou la lectrice, que le présent article risque, peut-être, de les prendre à rebrousse-poil et d'agiter quelque peu tous les amas jacquaires qu'au fil des temps ils ont accumulés dans leur tête et dans leur coeur. Je vais tenter de leur présenter ce mythe en marche ; l'expression vient à point s'agissant d'un pèlerinage. Et de mythes, la présente revue en fut emplie au cours de ses nombreuses parutions. Il y aura été abordé tant d'antiques récits dont nous ne connaissons que peu les origines. D'où proviennent-ils, quand naissent-ils, qui les propage, qui les maintient, qui les vit ? Autant de questions que Jung rattachait à une notion d'inconscient collectif…

Mythe de Saint-Jacques, d'autant plus actuel qu'une maladroite intervention présidentielle enclenchait une polémique avec une universitaire devenue, par l'originalité de sa thèse et la méthodologie

développée, « LA » spécialiste actuelle de tout ce qui touche à Saint-Jacques de Compostelle. Il s'agit de Madame Denise PERICARD-MEA, qui, depuis cinquante ans, explore et analyse la réalité et l'imaginaire du mythe compostellan.

2e avertissement au lecteur

Mme PERICARD-MEA était bien résolue à rétablir certaines vérités et à le faire savoir. Pour cela et en femme de son temps, elle mit en œuvre l'outil Internet avec toutes ses capacités de diffusion rapide, de mises à jour et d'échanges.

- **site de La Fondation David Parou Saint-Jacques**

Cette association a été créée et mise en place en 2002 par Denise Péricard-Méa. C'est un organisme privé de recherche sur Saint-Jacques, Compostelle et les pèlerinages. Ceci pour poursuivre des études pluridisciplinaires sur les pèlerinages, créer des relations internationales et des synergies entre chercheurs professionnels et indépendants. En 2007, Mme Péricard-Méa a installé avec le concours de l'INIST (Institut National d'Information Scientifique et Technique, CNRS, Nancy) la première revue électronique consacrée à Saint- Jacques, Compostelle et aux pèlerinages.

- **site de La revue Saint-Jacques info**[1]

Créée en 2007, cette revue, électronique enrichit et complète les publications de la Fondation David Parou Saint-Jacques. Elle poursuit son ambition de susciter, rassembler et faire connaître le plus largement possible des travaux de chercheurs, professionnels, étudiants ou amateurs, s'intéressant à saint Jacques et à ses cultes, en particulier au pèlerinage à Compostelle, ainsi que vers d'autres sanctuaires. Voilà ce qui peut être consulté en ligne :

Bernard Gicquel : « Les textes fondateurs de la légende de Compostelle. Initiation à la genèse du Codex Calixtinus »

Denise Péricard-Méa : « *Peut-on parler de réseau hospitalier sur le chemin de Santiago ?* »

Louis Mollaret et D. Péricard-Méa : « *Le triomphe de Compostelle ou comment bâtir un patrimoine sur des postulats erronés* »

---

[1] *http://www.saint-jacques.info/*

Micheline Mouradian : « *Léon XIII relance le « saint voyage » à Compostelle. Les réactions dans les diocèses de France.*»

Ofelia Rey-Castelao : « *Compostelle : le mythe bibliographique. Avant sa parution en français, un extrait du livre « Los mitos del Apostol Santiago »*

Bernard Gicquel : « *La Chanson de Roland dans la cathédrale de Compostelle d'après le Livre de saint Jacques. Similitudes avec La chanson de sainte Foy.*»

En matière compostellane, les sites proposés sont devenus incontournables et la rédaction du présent article leur doit beaucoup. Au point que, parfois, on pourra se demander si cette rédaction ne devient pas plutôt une forme de recension des contenus ainsi découverts. Donc soyons beau joueur et le lecteur intéressé recevra ici quelques références qu'il pourra retrouver.

« L'invention » des chemins de Compostelle

En l'année 2008 paraissait l'ouvrage d'un historien reconnu comme sérieux, mais aussi de tempérament provocateur et plutôt doté d'humour. Il avait titre : « *L'invention de la Franc-Maçonnerie* [2]» . Dès la première page, l'auteur rappelait les deux acceptions du mot « invention ». Celle courante de résultat d'une conception, d'une inventivité, et celle, presque juridique, désignant une découverte fortuite, généralement matérielle, dont le découvreur est qualifié d'inventeur. Madame PERICARD-MEA aurait été ainsi l'inventeur (l'inventrice ?) de l'invention des chemins de Compostelle.

Sa thèse d'histoire soutenue à Paris I-Sorbonne en 1996, sous le titre : *Compostelle et cultes de saint Jacques au Moyen Âge*, est publiée par les PUF en 2000. Elle provoque un certain remue-ménage dans un milieu universitaire convenu et ayant un peu momifié le thème des pèlerinages jacquaires. Voilà comment cette thèse revigorante est toutefois reçue favorablement, et pourquoi elle devient « *l'ouvrage de base pour qui veut comprendre le phénomène compostellan contemporain* [3]». L'Institut Européen en Science des Religions poursuit en reconnaissant deux points forts :

[2] *Roger Dachez, « L'invention de la franc-maçonnerie », VEGA 2008*

- *« Grâce à une problématique novatrice et de nouvelles sources, l'auteur révise certains poncifs (les « chemins de Saint-Jacques », le fonctionnement des confréries, etc.), permettant ainsi à saint Jacques et surtout à Compostelle de retrouver toute leur place dans le système de valeur et de pensée façonné par les hommes du Moyen Âge. ».*

- *« La « déconstruction » de Compostelle - qui ne fut pas une réalité médiévale - constitue un utile outil pour présenter certains aspects des pratiques sociales et religieuses de notre époque.*

Comment rendre compte de cet ouvrage refondateur sans parodier d'autres recensions rédigées d'une façon très compétente, telle celle parue sous la signature de Denis BRUNA dans la prestigieuse revue des *Annales* [4] et reprise ci-après. Elle a le mérite de bien restituer les données des questions dont il sera traité plus loin.

« Compostelle et cultes de St Jacques au Moyen Âge. »

« La littérature sur le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle est abondante. Parmi elle, il faut distinguer les ouvrages destinés à un large public, les guides pour les randonneurs d'aujourd'hui qui souhaitent mettre leurs pas dans ceux des pèlerins d'hier, et enfin les ouvrages scientifiques. Si le livre de Denise Péricard-Méa, issu d'une thèse, appartient bien sûr à cette dernière catégorie, il ne traite pas directement du pèlerinage à Saint-Jacques en Galice.
La problématique est plus subtile, plus novatrice, puisqu'elle aborde plus particulièrement le culte envers saint Jacques dans la France médiévale. Dans son introduction, où elle expose les raisons de son enquête, l'auteur dresse le bilan des études sur Saint-Jacques-de-Compostelle. Les recherches débutent à la fin du XVIe siècle avec la lutte de Clément VIII qui, pour déstabiliser l'Espagne de Philippe III, attaque son patron (saint Jacques) et prive le sanctuaire espagnol de toute authenticité historique. Après une partie consacrée à l'Ancien Régime, il est question des recherches compostellanes

3 IESR - 21/12/2007, http://www.iesr.ephe.sorbonne.fr/index4226.html
4 EHESS Annales, n°3 Mai-Juin 2OO1, p. 715-717,

au cours du XXe siècle. Vers 1930, le contexte historique est à nouveau particulièrement intéressant, puisque les travaux sur Compostelle sont encouragés par Franco, Galicien d'origine. Quelques années après, des historiens et historiens de l'art français se lancent dans le champ des études compostellanes. C'est notamment à ce moment que naît l'engouement pour les « chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle », dont on mesure encore la ténacité. Cette fortune critique a permis à l'auteur de trouver sa propre problématique pour le développement de laquelle elle s'est, autant de fois que possible, référée aux nombreuses sources disponibles (archives diverses, chroniques, récits de voyages, etc.). Aussi est-elle arrivée au constat suivant : au Moyen Âge, saint Jacques présente un « visage composite ».

Pour mener à bien l'étude de la dévotion de saint Jacques en France, l'ouvrage est divisé en deux grandes parties : la première est consacrée au saint et à son culte, la seconde vouée aux hommes, aux pèlerins. Saint Jacques lui-même n'a pas échappé à une étude de fond, celle qui se nourrit aux sources. Qui était saint Jacques dans les croyances médiévales confrontées à un saint « Majeur », à son homonyme dit « Mineur » et à des Jacques orientaux ? Le saint était-il perçu de la même manière par le religieux et par le laïc ? L'étude de textes essentiels comme l'Epître de Jacques révèle les spécificités du saint et amène à la mesure de son extraordinaire popularité. Ce texte frappe parce qu'il traite de la maladie, de la mort, de la fécondité, etc. Si ces maux et autres inquiétudes sont communs à toutes les sociétés, ils étaient au Moyen Âge autant de domaines sur lesquels saint Jacques pouvait intervenir. En effet, le saint guérit les maladies, exorcise les possédés, protège les hommes des mauvaises récoltes, calme les caprices des mers et des fleuves.
En comparaison avec les spécificités attribuées aux autres apôtres, celles de saint Jacques sont nettement plus nombreuses. Plus encore, le rôle du saint au moment du trépas et du Jugement dernier est essentiel pour une population soucieuse de l'onction des malades et des mourants, et qui prête aussi à saint Jacques le pouvoir de redonner la vie. Ces patronages ont façonné l'extraordinaire renommée du saint. Celle-ci se mesure notamment à l'aune des images de l'apôtre sur les tombeaux, dans les chapelles funéraires. De même, les restes d'un habit et des attributs de pèlerin dans une

sépulture, ou encore les hôpitaux portant le nom de l'apôtre, confirment la protection de saint Jacques et trouvent plutôt leur origine dans le texte de l'Epître que dans l'accomplissement d'un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Ainsi, on arrive au cœur même de l'étude : le lointain sanctuaire de Galice n'a pas pu être le seul lieu de sépulture, d'autres églises de proximité ont assuré un culte plus quotidien, faisant de Compostelle un mythe. Saint Jacques est « un et multiple », et cette multiplicité se révèle surtout par le grand nombre de reliques du saint qui provoquent, comme celles conservées en Galice, des miracles. Il y avait un bras à Liège, un autre à Würzbourg, un os du bras à Paris, un os du pied à Pistoia. Des corps du saint apparaissent aussi bien à Échirolles qu'à Toulouse, à Angers ou encore à La Chapelle-d'Angillon. Arras et Toulouse disaient conserver la tête. Il y avait aussi des reliques diverses à Provins, à Reading, etc. S'ils évoquent la multiplicité des cultes en l'honneur de saint Jacques, ces chapitres, précieux et fortement intéressants, introduisent dans l'univers passionnant des croyances médiévales.

L'étude se poursuit avec les thèmes liés au culte de saint Jacques, en évoquant les confréries et les hôpitaux. Là, à nouveau, un travail des textes révise des poncifs à la vie dure. Les confréries, par exemple, ne réunissaient pas que d'anciens pèlerins de Compostelle ; elles comprenaient peu d'adhérents, et leur origine sociale était élevée.

Le thème des trop fameux « chemins de Saint-Jacques » est abordé par une synthèse des études infirmant cette appellation trompeuse qui n'indique pas obligatoirement une route menant à Compostelle mais celle conduisant à un de ces sanctuaires de proximité voués à l'apôtre. De même, les quatre routes énoncées dans le Guide du pèlerin - qui a été pratiquement inconnu au Moyen Age et jusqu'à sa publication par Jeanne Vielliard en 1938 - retrouvent une plus juste réalité dans le contexte des déplacements des hommes d'alors et de la symbolique médiévale.

Après l'étude des sites et des structures d'accueil, la seconde partie de l'ouvrage aborde les pèlerins. Il y avait bien sûr les pèlerins anonymes - pas aussi nombreux qu'on a bien voulu le dire -,

les prestigieux (rois, princes, prélats) et ceux idéalisés parce que nés de l'imagination des poètes. Il est aussi question des raisons du pèlerinage qui pouvait être par procuration - un pèlerinage « immobile » -, post mortem ou pénitentiel. Si la dévotion est la motivation pèlerine la plus connue aujourd'hui, il ne faut pas négliger les raisons commerciales, politiques, diplomatiques ou militaires, mais aussi la volonté de quitter son quotidien, de voir du pays. Justice est rendue à ces sanctuaires locaux que l'historiographie avait souvent éclipsés au profit du grand et mythique Saint-Jacques.

C'est la disparition des lieux saints de proximité après la Contre-Réforme qui a favorisé l'émergence de Compostelle comme sanctuaire unique voué à saint Jacques, qui n'est pourtant pas une réalité médiévale. Aussi la recherche compostellane - vieille de cinq siècles -, essentiellement singulière et nombriliste dans une grande partie du siècle que nous venons de quitter, devient-elle ici plurielle et équitable. Saint-Jacques est remis à sa place médiévale au profit d'une meilleure connaissance des croyances de l'homme médiéval. »

Voilà le décor général planté par Denis BRUNA pour les lecteurs des *Annales*. A sa suite, nous allons rechercher les points particuliers par où ont été constitués la légende moderne et l'envahissement médiatique du mythe.

Des infortunes et bonnes fortunes de Saint-Jacques.

En 2003, Bernard Gicquel proposa la première traduction intégrale en français du Codex Calixtinus [5]. Cette légende du XIIe siècle est un des éléments qui permettent de comprendre l'histoire de Compostelle. Du même chercheur, l'article suivant résume très schématiquement la première partie de son ouvrage « *Les textes fondateurs de la légende de Compostelle* [6]. »

[5] La traduction du Codex Calixtinus de Bernard Gicquel, éd. Tallandier, 2003, ISBN : 9-782847-340297

[6] Bernard Gicquel «Les textes fondateurs de la légende de Compostelle», SaintJacquesInfo [En ligne], Histoire du pèlerinage à Compostelle. http://lodel.irevues.inist.fr/saintjacquesinfo

1er siècle *- Dans de brefs mais décisifs passages de l'Évangile, saint Jacques est mentionné en même temps que Pierre et Jean. Seule une phrase des Actes des Apôtres le concerne isolément, celle qui rapporte sa décollation…*

4e-5e siècle *- Les Commentaires de saint Jérôme, inspirés de l'Épître aux Romains, soulignent la place de l'Espagne dans la diffusion du message chrétien en opposant celle-ci à l'Illyrie. L'évangélisation du monde y apparaît en relation avec le mouvement apparent du soleil d'Est en Ouest, tandis que chaque apôtre est censé reposer là où il a prêché l'Évangile.*

6e siècle *- Les catalogues apostoliques apocryphes, qui suivent le plus ancien attribué, à tort, à saint Jérôme, mentionnent pour saint Jacques, sa prédication en Espagne, son tombeau en Achaïe Marmarique, et sa fête le 25 juillet. Le premier thème découle d'une contamination avec saint Paul, le second d'une confusion avec saint Jacques le Mineur, le troisième d'une assimilation avec le dieu antique Hermès/Mercure dont la fête se célébrait à cette date, le jour de la Canicule, et qui, selon Tite-Live, possédait en Espagne son tombeau (tumulus Mercurii, près de Carthagène). Jacques et Jean représentent, en outre, dans le registre chrétien les Dioscures, Castor et Pollux, auxquels sont attribués les deux crépuscules du matin et du soir.*

Dans le quatrième livre de son Histoire du combat apostolique, composée en Gaule narbonnaise, qui rapporte l'évangélisation du monde par les Apôtres et leur martyre, un auteur qui signe du pseudonyme Abdias, évêque de Babylone, fournit un récit détaillé du martyre de saint Jacques. Ce récit démarque la rencontre de saint Philippe avec Simon le Magicien en racontant la conversion du magicien Hermogène et de son acolyte Philète, dont le nom est emprunté à la deuxième épître de saint Paul à Timothée. Il s'inspire aussi de la vie de saint Pierre guérissant un paralytique sur le chemin de Lydde, pour montrer saint Jacques faisant de même, et convertissant deux sbires, à l'instar de saint Paul et des deux archers de la garde impériale envoyés pour le conduire au supplice.

8e siècle *- Une hymne de la liturgie mozarabe, datable de la fin du 8e siècle, parce qu'elle comporte un acrostiche du roi asturien*

Mauregat (783-789) célèbre saint Jacques comme l'évangélisateur et le patron de l'Espagne. De nombreuses églises dédiées à saint Jacques sont construites dans le Nord du pays.

9e siècle *- Le tombeau de saint Jacques est découvert dans les premières décennies du 9e siècle. Aucun texte galicien relatant directement sa découverte et les raisons de son identification n'a été conservé. La mention de l'Achaïe Marmarique dans les catalogues apostoliques, la plupart du temps déformée par la tradition manuscrite, a pu suggérer l'identité avec le lieu du tombeau appelé arcis marmoricis. Les martyrologes français d'Adon et Usuard qui évoquent le tombeau face à la mer de Bretagne, à la suite de la version messine de Florus, pourraient être les premiers reflets textuels de cette Invention.*

10e siècle - La première version de la Lettre apocryphe du pape Léon (vraisemblablement Léon III, grand pourfendeur du priscillianisme) rapporte la translation des reliques de saint Jacques à Compostelle, en opérant la synthèse de deux récits :

a) celui qui relate la translation de l'hérétique Priscillien, dont l'acrostiche apparaît en filigrane à travers les toponymes (Bisria + Ilicinus = Priscillianus) ;

b) celui qui raconte l'évangélisation de l'Espagne par sept apôtres, selon le modèle de la légende grecque des sept dormants. La première version de la lettre papale donne lieu à la rédaction d'hymnes liturgiques chantées lors des offices par les pèlerins et dont le texte diffusera la connaissance de saint Jacques en dehors de la Galice. Il existe trois versions épistolaires postérieures de ce texte, qui diffèrent toutes par quelques détails ; la dernière est reprise dans les compilations attribuées au pape Calixte.

1005 ou 1027 *- Sans doute en liaison avec le prieuré normand de Saint-James de Beuvron, la translation des reliques fait l'objet d'un sermon d'apparat à Fleury (aujourd'hui Saint-Benoît-sur-Loire).*

1072 *- Un accord passé entre l'évêché de Compostelle et le monastère d'Antealtares sur le partage des bénéfices pendant la construction de la cathédrale débute par un paragraphe qui*

raconte l'invention du tombeau par l'évêque Theodemir, à la suite d'une révélation faite à l'ermite Pélage, fondateur du monastère.

1103 *- Peut-être en relation avec une visite de Diego Gelmirez, évêque de Compostelle, à Saint-Martial de Limoges, le récit de translation dit de Gembloux est rédigé dans la forme d'une liturgie de saint Martial. Il sera repris dans les compilations placées sous le patronage du pape Calixte.*

1105 *- Sans doute à l'occasion de la dédicace de la cathédrale de Compostelle, le 21 avril, soit un an jour pour jour après la basilique de Vézelay, maître Panicha refond les hymnes liturgiques attribuées au pape Léon qui figureront désormais sous cette double attribution.*

1120 *- À l'occasion du concile de Reims, qui représente un moment important dans le conflit des investitures, le pape Calixte II fait rédiger à Saint-Denis, entre autres par Hugues de Porto, représentant de Diego Gelmirez au concile, l'histoire de Charlemagne et de Roland en latin. Celle-ci, connue actuellement sous le nom de Chronique du pseudo-Turpin est une autobiographie fictive attribuée à Turpin, archevêque de Reims, pour inciter la chevalerie française à partir en croisade en Espagne. Le pape Calixte meurt à la veille de Noël 1124, avant que ce projet n'ait été exécuté. Mais le texte du Pseudo-Turpin deviendra un des plus répandus au Moyen Age (plus de 300 manuscrits). C'est lui qui imposera aux siècles ultérieurs l'image du preux Roland, dont la Chanson en langue romane, beaucoup moins répandue – on n'en connaît qu'une dizaine de manuscrits –, ne sera redécouverte qu'après 1830.*

1131-35 *- Sur arrière-plan de schisme pontifical, le patriarche de Jérusalem, Guillaume de Messines, envoie le chanoine régulier de saint Augustin Aimeric Picaud à Compostelle par Cluny, pour rallier Diego Gelmirez à la cause du pape Innocent II. Aimeric est porteur de pièces liturgiques et de miracles composés par Guillaume de Messines en l'honneur de saint Jacques. Il accroîtra en cours de route sa collection de miracles italiens, de miracles de saint Gilles et de miracles rhodaniens en remontant vers Cluny, puis d'emprunts aux miracles de saint Léonard en redescendant vers Compostelle, où il recueillera enfin quelques miracles espagnols. Sa collection ne*

va pas au-delà de 1135. Les chanoines de Compostelle, jusque là sous la règle de saint Isidore et seulement associés aux chanoines réguliers de saint Augustin, deviennent alors des Augustins à part entière. C'est aussi l'année ou s'achève la cathédrale de Compostelle, et les Miracles qui montrent saint Jacques protégeant inlassablement ses pèlerins sur les chemins sont bien faits pour inciter les fidèles à ne pas redouter les dangers du pèlerinage. La Translation de Marchiennes qui mentionne la pierre, trouvée lors de la réfection de l'église de Padron en 1134 et qui aurait pris la forme du corps de saint Jacques est sans doute contemporaine.

***1139** - La mort de Diego Gelmirez marque l'achèvement de l'Historia Compostellana écrite à sa gloire et dans laquelle figurent un récit de Translation des Reliques et un récit de l'Invention du Tombeau. L'ancien abbé de Vézelay, Albéric, cardinal d'Ostie, et légat pontifical, ajoute le dernier miracle à la collection d'Aimeric Picaud et suggère peut-être de placer un recueil des textes jacquaires que l'on possède sous le patronage du pape Calixte II.*

***1140** - La première version de cette compilation comporte la Chronique de Turpin dans sa version brève, la lettre-préface du pape Calixte, un dossier sur la Translation, - avec la quatrième version de la lettre du pape Léon, la Translation de Limoges/Gembloux et les trois solennités de saint Jacques - , et les Miracles, attribués au pape Calixte. Cette compilation ne paraît pas avoir de titre.*

***1144-45** - La compilation qui prend le nom de Liber Miraculorum sancti Jacobi change l'ordre et la nature de ses composantes. Les Translations passent en tête, et sont suivies des Miracles, puis de la version longue de la Chronique de Turpin. Entre ces recueils apparaissent des textes satellites, sur saint Eutrope de Saintes, sur les Navarrais, sur la mort de Turpin, sur l'émir de Cordoue, etc. À la fin de la compilation figure un poème d'Aimeric Picaud, qui n'est qu'une table des matières versifiée du recueil de miracles, ainsi qu'une authentification apocryphe de l'ensemble par le pape Innocent II, elle-même confirmée par des cardinaux.*

***1160** - Les textes satellites isolés tendent à se regrouper en un volume qui occupe la quatrième place et deviendra le Guide du Pèlerin.*

Une très vaste compilation liturgique de sermons et d'offices prend la première place, les Miracles la seconde, tandis que les Translations passent à la troisième. Le Pseudo-Turpin semble avoir été provisoirement écarté au profit de textes plus spécifiquement religieux. Cette forme du recueil pourrait être contemporaine de la réalisation du Portail de la Gloire de la cathédrale.

***1165** - La canonisation de Charlemagne redonne une actualité religieuse au Pseudo-Turpin et incite à le réintégrer parmi les autres textes. Il y prendra la quatrième place, entre les Translations et le futur Guide du Pèlerin qui glisse à la cinquième. C'est la forme sous laquelle se présente aujourd'hui le Codex Calixtinus ou Livre de Saint-Jacques de Compostelle, ouvrage de luxe dont les copies ont été très peu nombreuses, tandis que diverses versions du Liber Miraculorum sancti Jacobi qui en est la source ont continué à être diffusées au XIIIe et au XIVe siècle.*

Résurrection du pèlerinage vers Saint-Jacques

Parmi les sources documentaires exposées, dès le début de l'article, Micheline Mouradian nous propose d'aborder la résurgence du pèlerinage à propos d'un événement quasi miraculeux. Voilà des éléments de son article: « *Léon XIII relance le « saint voyage » à Compostelle. Les réactions dans les diocèses de France.* »

« Les pèlerinages à Compostelle avaient pratiquement disparu au XIXe siècle. Mais en 1879, les reliques de saint Jacques le Majeur sont redécouvertes à Compostelle. Dans sa Lettre apostolique Deus Omnipotens de novembre 1884, le pape Léon XIII officialise leur reconnaissance et appelle l'ensemble du clergé à en faire la publication. Il invite les chrétiens à entreprendre des pèlerinages au tombeau, apportant un appui décisif au renouveau de Compostelle dont nous vivons aujourd'hui les lointaines conséquences. Comment les diocèses de France ont-ils réagi à ce texte ? Beaucoup d'évêques ont publié des lettres pastorales à cette occasion. Ont-ils pour autant relancé les pèlerinages à Compostelle ? Ont-ils répondu à la proposition de pèlerinages alternatifs faite par Léon XIII ? La recherche permet de répondre à ces questions. L'étude apporte des éléments d'information sur la variation des réponses en fonction des régions. »

À propos de la Lettre apostolique de Léon XIII : *« On peut s'interroger sur les motivations de cette Lettre : pourquoi une relance du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle ? Pourquoi en 1884 ? La situation d'isolement diplomatique du Saint-Siège laissée par Pie IX et que Léon XIII s'acharne à combattre depuis son élévation au pontificat en février 1878, dans un contexte particulièrement difficile, constitue peut-être un élément de réponse. Les problèmes, en effet, ne manquent pas. Par exemple, en Italie où la « question romaine » liée au pouvoir temporel du Saint-Siège oppose le pape à l'État ; en France et en Allemagne où l'on assiste à des offensives de laïcisation et en Espagne justement où, malgré la restauration de la monarchie en 1876, face à l'opposition entre « Carlistes » et « Alphonsistes », Rome invite les Espagnols à l'unité avec l'encyclique Cum multa, en 1882. Face à ces conflits, Léon XIII répond en pratiquant un grand talent diplomatique à l'égard des États tout en appelant au zèle, au dévouement et à l'élan des peuples catholiques. L'appel au pèlerinage vers Compostelle s'inscrit vraisemblablement dans cette politique de rassemblement qui encourage aux grands pèlerinages.*

Pour l'essentiel, le texte de Léon XIII, après avoir exalté le culte des reliques, retrace longuement l'histoire des restes sacrés de l'apôtre, leur fortune diverse à travers les âges et leur redécouverte par le cardinal archevêque de Compostelle en 1879. Il relate ensuite les étapes de la rigoureuse procédure qui l'ont conduit à approuver et à confirmer leur authenticité. Après un appel à la publication solennelle de cette reconnaissance, afin que le message soit connu partout, le pape invite les chrétiens à entreprendre de pieux pèlerinages au saint tombeau. »

Le pèlerinage et son « Guide Michelin »

Le Guide au Bibendum est né en 1900, fut-il inspiré par un texte médiéval ? La chronologie permettrait de le situer dans une certaine lignée : en 1879 redécouverte des restes de saint Jacques et en 1884 appel au pèlerinage de Léon XIII. Mais entre ces dates se situe, en 1882, la première publication, en latin, du Ve livre du *Liber Sancti Jacobi* par le Père Fidel Fita et Julien Vinson [7]. L'ensemble de ces manuscrits sont datés, au plus tard, d'entre 1140 et 1170.

En 1899, V. H. Friedel, professeur de l'université de Liverpool, se livre à une description du document [8].

Cet intéressant manuscrit paraissait avoir été rédigé par un pèlerin français rendant compte, en latin, de son périple jusqu'à Compostelle et retour. Ancêtre presque millénaire du Michelin, comme lui il décrivait des itinéraires, des étapes, des villes et des bourgs, la qualité des eaux des rivières, les caractéristiques des pays et des gens, etc. ; suivis des lieux saints à visiter et des us et coutumes de la ville de Saint-Jacques.

À partir d'une traduction en français de 1938, ce Ve livre du *Codex de Saint-Jacques de Compostelle* fut affublé du titre de *Guide du Pèlerin*. Très éventuel initiateur du Guide Michelin, en reprenait-il la formulation du vocable pour se mettre au service des pèlerins, d'autres voyageurs et… de fournisseurs de légendes ?

La « *Faute* » se devrait-elle de toujours provenir d'une Eve, en l'occurrence d'une Jeanne ? C'était le prénom de Mme VIELLIARD (1894-1979), archiviste paléographe, major de la promotion 1924 de l'Ecole des Chartes, diplômée de l'EPHE, membre de l'Ecole française de Rome, archiviste aux Archives nationales. Elle fut à l'origine de la première traduction, en français, du Veme volume du *Liber Sancti Jacobi*. Cela valut à cette éminente érudite une certaine renommée auprès d'un grand public un peu cultivé.

L'auteur publia son œuvre sous le nom de *Guide du pèlerin* et il devint le document historique de base sur lequel se bâtit toute la fortune moderne du mythe des chemins de Compostelle. Dès l'abord, il était exposé: *« Il y a quatre routes qui, menant à Saint-Jacques, se réunissent en une seule à Puente-la-Reina, en territoire espagnol. L'une passe par Saint-Gilles du Gard, Montpellier, Toulouse et le Somport, une autre par ND du Puy, Sainte-Foy de*

[7] P. F.FITA et J. VINSON : Le codex de Saint-Jacques de Compostelle,
[8] V. FRIEDEL Etudes compostellanes dans Otia Merseiana. Liverpool 1899. Lisible sur site 195.220.134.232/numerisation/tires-a-part-www.../0000005425457.pdf ou Etudes compostollanes. C'est plus simple.

Conques et Saint-Pierre de Moissac, une autre par Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay, Saint-Léonard en Limousin et Périgueux, une autre par Saint-Martin de Tours, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Jean d'Angély, Saint-Eutrope de Saintes et la ville de Bordeaux » .

Là étaient les routes traditionnelles du pèlerinage sans que l'on se soucie de savoir si elles ne recouvraient pas tout simplement le tracé des anciennes voies romaines ! Par ailleurs et puisque voies il y avait, n'étaient-elle pas aussi destinées, et même principalement, à la circulation des biens et des personnes ? Pourquoi, une fois franchit les Pyrénées, les dits voyageurs ne se dirigeraient-ils que vers Compostelle et non Madrid ou le Portugal ? Pourquoi aussi ces voyageurs, étrangers aux lieux qu'ils traversaient et dans le sens latin du mot « peregrini », seraient-ils devenus tout à coup et exclusivement des « pèlerins » ?

Apparemment, l'ouvrage de Mme Jeanne VIELLIARD aurait généré de nombreuses ambiguïtés de par son intitulé, ses routes simples voies romaines et surtout cette interprétation des voyageurs comme étant des pèlerins. Pourtant on ne saurait dénié à l'auteur une très fine connaissance de la langue latine, elle qui fit une recherche sur *« Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne ».* Mais baptiser son ouvrage *Guide du pèlerin* plutôt que *Relation d'un voyage à Compostelle au XII*e *siècle*, comportait le risque de l'amalgame qui s'ensuivit. Quant à la traduction de *peregrini* en pèlerin, plutôt que étrangers ou voyageurs, sous l'influence du latin d'église faut-il y voir une déviance de la langue classique préconisée par Félix Gaffiot…

Là ne fut pas la seule déviance ainsi que le pointe les sites mentionnés : *« Des cartes avaient déjà été dressées, par Jeanne Vielliard dans la première édition du Guide en 1938, mentionnant modestement les seuls lieux cités dans le texte. Francis Salet prolongeait audacieusement ces routes sur une grande carte qu'il placarda sur le mur d'une salle du musée des Monuments Français à Paris, ce qui, étant donné le lieu, incitait à penser aux monuments qui jalonnaient ces routes. Il fut suivi par René de La Coste-Messelière en 1958, copié lui-même vers 1975 par D. Derveaux qui dessina une magnifique carte datée de 1648, n'ayant d'égale à sa beauté que sa*

parfaite fausseté, bien qu'elle soit vendue dans les librairies des Musées Nationaux… ! ».

Le chantre de Compostelle : René La Coste-Messelière !

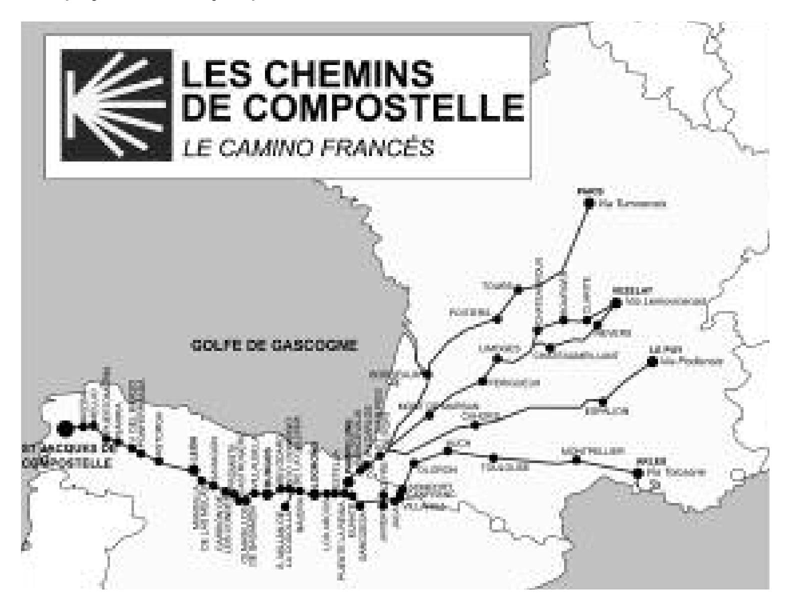
Monsieur René Frotier (1918-1996), marquis de La Coste-Messelière, est un homme des plus sérieux. Ancien élève de l'austère Ecole des Chartes [9] dans les années 1947-1950, il y acquit une formation de paléographe. Pensionnaire de la Casa Vélasquez à Madrid en 1950-1952 [10], diplômé de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, conservateur aux Archives Nationales à Paris de 1952 à 1986. Dans les années 1950, cette autorité a rejoint les fondateurs de la Société des Amis de Saint-Jacques dont il devient le président en 1978 à la mort de Jean Babelon.

Quelques années plus tard, René Frotier crée un Centre d'études compostellanes regroupant des chercheurs associatifs et des professionnels. De cette époque jusqu'à sa mort il est souvent présent sur les chemins et, tout en encourageant les pèlerins, il organise (ou participe à) plusieurs grandes expositions sur le thème de saint Jacques, publie des articles sur les chemins de Saint-Jacques, la manière de les découvrir et les classer dès 1965.

René de La Coste Messelière propulse la dimension européenne des chemins de Compostelle et met toute son énergie à la construction de l'Europe par les Itinéraires Culturels. A partir de 1985, il est membre du groupe d'Experts du Chemin de Santiago du Conseil de l'Europe qui conduit à la définition des chemins de Compostelle comme premier Itinéraire culturel européen en 1987. En voici le texte fondateur : *« Depuis le Moyen Age, la dévotion à la tombe de saint Jacques a jeté sur les routes des millions d'hommes et de femmes… Il fallait pourvoir aux besoins de ces foules… Ainsi naquirent des établissements tenant de l'hospice, du gîte d'étape et de l'hôpital, formant un véritable*

9 Etablissement destiné depuis 1821 à former, entre autre, les futurs archivistes nationaux. A ne pas confondre avec « L'Ecole de Chartres » fondée au XIe siècle par Fulbert de CHARTRES, très savante académie médiévale traitant de l'exégèse de textes platoniciens.
10 Ici est l'occasion de remémorer l'existence de cette prestigieuse institution sise à Madrid et qui abrite l'Ecole française. Elle est le pendant de la Villa Médicis de Rome mais reste moins connue du public.

réseau hospitalier et constituant des éléments fondamentaux de l’histoire des hôpitaux… Ce réseau hospitalier qui trouve son origine dans le pèlerinage de Compostelle couvre toutes les contrées qui forment aujourd’hui les pays occidentaux… Il devient particulièrement dense des pays de Loire jusqu’à la Galice » [12].



Et ce bel et enthousiasmant élan se voit gravé dans une pierre, offerte par l’Espagne, alors franquiste, et scellée près de la Tour Saint-Jacques à Paris en 1965 avec l’onction officielle des autorités.

DE CET ENDROIT
OU S'ELEVAIT L'EGLISE SAINT-JACQUES DE LA
BOUCHERIE, PARTAIENT DEPUIS LE Xe SIECLE
DES MILLIONS DE PELERINS DE TOUTES NATIO-
NALITES VERS LE TOMBEAU DE L'APOTRE SAINT
JACQUES A COMPOSTELLE.
POUR COMMEMORER LEUR SOUVENIR
MONSIEUR ALBERT CHAVANAC, PRESIDENT DU
CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS, A INAUGURE LE
11 JUIN 1965, CETTE PLAQUE OFFERTE SUR
L'INITIATIVE DE LA SOCIETE DES AMIS DE SAINT
JACQUES DE COMPOSTELLE
PAR L'ESPAGNE A LA VILLE DE PARIS

12 Déclaration dans Hôpitaux et confréries de pèlerins de Saint-Jacques, exposition à l’occasion du 350 e anniversaire de la fondation de l’hôpital de Cadillac su Garonne en 1967.

Il faut rappeler, avec le site de Saint-Jacques que : « *Galicien d'origine, le général Franco avait une grande dévotion pour saint Jacques qui apparaît ici au-dessus de lui sur son cheval blanc comme à Clavijo. Plus tard, cette représentation symbolique sera abandonnée au profit de celle du Matamore, image guerrière, choquante mais toujours présente car s'inscrivant dans l'histoire. Franco a favorisé les recherches sur Compostelle et, d'une certaine façon, il a marqué l'essor contemporain du pèlerinage qui, indirectement lui doit beaucoup. Pour la majorité des pèlerins, saint Jacques est l'apôtre évangélisateur. Mais le saint de Compostelle est aussi le Boanergues des Evangiles que les extrémistes sont toujours prêts à enrôler dans leurs combats* ».

Dame Pericard-Méa : la rectificatrice et sa controverse

Née en 1937, Denise Péricard-Méa a fait ses études à Issoudun, à l'Ecole Normale de Bourges où elle s'oriente vers l'enseignement supérieur agricole. En 1982, après un pèlerinage à Compostelle à cheval avec ses deux enfants, elle entreprend des études d'histoire à Paris I Sorbonne pour mieux comprendre Compostelle. Thèse de Doctorat : *Le culte de saint Jacques. Pèlerins de Compostelle et pèlerinages en France à la fin du Moyen Age* Puis elle poursuit ses activités en créant un groupe de recherche pluridisciplinaire sur saint Jacques, Compostelle et les pèlerinages, sous le vocable de Fondation David Parou Saint-Jacques.

Il est intéressant de mettre en parallèle les deux protagonistes des études compostellanes et cela à une génération d'écart. Dès le départ, René de La Coste-Messelière était passé par la voie royale des études de paléographe archiviste. Ce qui ne l'empêcha pas de s'emballer, sans trop de vérifications pour ces « *millions de pèlerins jetés sur les routes et les établissements construits pour les accueillir et formant un véritable réseau…* ». D'extraction universitaire plus modeste, mais 25 ans après, Denise Péricard-Méa fut très proche des réalités matérielles. C'est dans un grand réalisme qu'elle constata les faibles dimensions et le petit nombre de ces supputés établissements constitués en soi-disant réseau. Manifestement il n'y avait pas de capacité d'accueil pour des myriades de voyageurs, pèlerins ou non. Elle s'en ouvrit définitivement lors d'un colloque organisé en octobre 2002 par l'université d'Amiens sous le titre de « *Existe-t-il un réseau hospitalier sur les chemins de Saint-Jacques ?* »

2011 : St-Jacques le Majeur entre en politique française…

Comme il a été exposé, Saint-Jacques connut sa bonne fortune vers 1137 à l'initiative du roi Alphonse VII, et la réputation récente de ses chemins fut en partie lancée par le général Franco dès l'avant dernière guerre mondiale. Que l'Europe Unie ait tenté elle aussi de s'approprier cette symbolique unificatrice et chrétienne, soit, mais à chaque étape et à chaque tentative récupératrice son lot d'imprécisions voire de falsifications. En moins d'un siècle aurons-nous vu se construire, se renforcer, se diffuser et se populariser un mythe compostellan ? Certes, des mythes il nous en faut et les peuples en rêvent. Quelques mariages princiers et autre béatification mobilisent, un instant et du moins en cette année 2011, l'attention d'une opinion gourmande « d'événementiel ». Mais un bon mythe bien enraciné dans la pseudo histoire, pour inspirer et plonger, en un passé supposé, certaine harangue d'opportunité.

Je commençais à rédiger le présent article lorsque, à grands coups de trompettes médiatiques, des accents jacquaires me parvinrent depuis Le Puy en Velay. Un certain 6 mars de la présente année, le Président de notre République s'y était rendu en un pèlerinage (que la neutralité bien connue de *L''Initiation* ne m'autorise pas à qualifier ici d'électoral…). L'ambiance du lieu, à moins que ce ne soit l'exaltation de la perspective d'une ascension de l'Aiguille, inspira au dit tribun la lecture vibrante d'un papier concocté par quelque conseiller plus ou moins rapproché. Ceci ne fit pas tache tellement les faits énoncés semblaient être déjà tombés dans le domaine public et sous le sceau de l'affirmation du bon sens. Comme en une technique de peinture pointilliste, notre Président apportait ses petites touches pour fignoler le portrait apocryphe de la dévotion jacquaire.

Mais c'était sans compter l'écoute attentive de la vigile des lieux : Denise Pericard-Méa. Depuis trente ans elle s'évertuait à clarifier les mystères des origines et voilà que, patatras, en vingt minutes et publiquement, la sommité de l'Etat déclenchait un feu roulant de contrevérités susceptibles de réduire à néant un travail minutieux de reconstitution historique…

Du coup de sang au coup de plume il n'y avait qu'un jet de clavier et la Dame, dès le lendemain, y allait de son « *J'accuse…* » sous la forme d'une *Lettre ouverte au Président de la République* (publiée dans *La France Catholique* du 7 mars 2011) . Face à un tel lectorat et sur un tel sujet, il fallait s'attendre à une levée de boucliers. Cela n'a pas manqué même si quelques voix soulignaient la justesse du propos.

De par sa forme et étant destinée à être connue, la missive rectificatrice est reproduite ci-joint et en encadré. L'universitaire y reprend la copie de l'élève élyséen et, à défaut d'un zéro pointé, elle ne lui accorde qu'un taux de confiance limité. Ce chiffre me permet d'introduire une autre sanction de type caricaturiste et accompagnant ledit propos, dans un site fondé à des fins de rectifications des élucubrations pélerinantes. Sur fond de paysage velaysien, y est croqué un Président en-buré, bourdon en main et chapeauté de la coquille. Il arrive à une croisée de chemins où l'un conduirait à Compostelle et l'autre, sans doute par la *camino francès* du futur re-candidat, au n° 55 de la rue du Faubourg Saint-Honoré... Chacun peut avoir son sanctuaire en vue !

Poursuivant la diatribe on pourrait affabuler d'une crainte que le cap Finistère ne soit que trop fin de terre et… début d'un risque de noyade ! Mais voilà ce qu'il peut en coûter à trop vouloir faire entrer Monseigneur Saint-Jacques en terrain politicien et, si l'on ne veut pas recevoir des verges, il ne faut pas aller en faucher sur des chemins de traverse un peu trop approximatifs…

Or, la nouvelle et très contemporaine carrière politicienne de Saint-Jacques le Majeur ne s'arrête pas là car, une semaine plus tard, le saint coquillard réapparaissait sous une autre forme tout aussi apocryphe dans sa signification : celle du matamore. C'était le très respectable « *Le Monde* », en son édition du 12/03/2011 qui relançait le débat en titrant *« La politique du perron :… Paris a donné l'impression d'un comportement de matamore. Comme s'il s'agissait de l'emporter dans une course à l'affichage de la position la plus anti-Kadhafi qui soit.* ». Face aux agitations libyennes, il s'agissait de stigmatiser (autre expression très religieuse !) des attitudes plus fracassantes et médiatiques que discrètement diplomatiques ainsi que l'eut nécessité le sujet.

Lettre ouverte au Président de la République

Monsieur le Président,

Vous vous êtes rendu récemment au Puy-en-Velay pour rendre hommage aux racines chrétiennes de la France et rappeler l'importance du patrimoine hérité des cultes chrétiens.

Dans votre discours vous avez évoqué le pèlerinage de Compostelle.
J'ai soutenu une thèse à la Sorbonne sur ce sujet et je continue à l'étudier au sein d'une association de chercheurs. Je tiens à vous signaler que vos conseillers ont laissé passer plusieurs erreurs dans votre discours.

« Oui c'est ici, au Puy-en-Velay que pour la première fois dans notre Histoire, des femmes et des hommes sont venus de toute l'Europe. Construire l'Europe de demain, c'est au fond continuer à suivre le chemin tracé il y a plus de mille ans par les premiers pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle ».

Non, Monsieur le Président, les pèlerins ne se sont pas venus au Puy pour partir à Compostelle, pas plus les premiers que leurs successeurs. Ce n'est que depuis une cinquantaine d'années que Le Puy a su s'imposer comme point de départ des pèlerins contemporains.

« Que dire de cette rue des Tables que nous avons gravie ensemble tout à l'heure et qui porte ce nom car, au Moyen-âge c'est là que les changeurs dressaient leurs tables pour convertir les différentes monnaies arrivant de toute l'Europe dans les bourses des pèlerins qui, pour faire route ensemble, devaient changer de monnaie et se mettre d'accord sur une valeur commune ? »

La seule chose à dire des changeurs de la rue des Tables est qu'ils étaient là pour les pèlerins qui venaient vénérer la Vierge Noire dont vous avez à juste titre rappelé l'importance. Cela n'a rien à voir avec Compostelle.

« Ce n'est pas pour rien que le chemin de Saint-Jacques a été le premier itinéraire culturel classé par l'Europe. Mais au fond l'Europe savait bien ce qu'elle lui devait, à cet itinéraire de Saint-Jacques ».

La décision de 1987 du Conseil de l'Europe a été prise en faveur de l'Espagne. Elle a exagéré le rôle de Compostelle en négligeant la recommandation émise en 1984 par sa Commission de la culture qui faisait de tous les itinéraires de pèlerinage quels qu'en soient les buts le fond culturel européen commun. Mais il fallait en 1987 faire un geste politique vers l'Espagne.

« Voyez, la tradition d'accueil et de protection du Velay à l'égard des plus faibles et des plus vulnérables. Cette tradition vient des antiques pèlerinages qui jetaient sur les routes des femmes et des hommes à bout de force démunis souvent, dépouillés de tout.»

L'hospitalité n'est ni une spécificité chrétienne ni une spécificité pèlerine. Abraham, ancêtre des juifs, des chrétiens et des musulmans l'a transmise à tous ses descendants.

« Ce [l'hospitalité] fut la raison d'être de l'Hôtel Dieu que j'ai traversé et qui a été fondé dès le Haut Moyen Âge pour l'accueil des premiers pèlerins. »

Trop souvent cet Hôtel-Dieu est présenté comme ayant été construit pour les pèlerins de Compostelle. Depuis le milieu du XXe siècle, des chemins de Compostelle ont été tracés en prenant pour étapes les grands sanctuaires français ou ce qui en subsiste. Ceci conduit aujourd'hui la publicité de la Galice à des excès dont voici deux exemples tirés du catalogue de l'exposition présentée en 2010 à la Cité de l'architecture et du patrimoine – musée des monuments français au Palais de Chaillot :

« le pèlerinage jacobéen était la raison d'être des églises de pèlerinage comme Saint-Martial, Conques, Saint-Sernin… » et « d'importants centres de culte français étaient subordonnés à la tombe espagnole de saint Jacques».

Je ne doute pas que vous soyez surpris et scandalisé par de telles affirmations. Pour ma part je regrette que votre discours ait pu apporter des arguments supplémentaires à ceux qui, en France, donnent la possibilité à la Galice d'écrire de pareilles inepties.

Je forme le v?u que vos prochains voyages au Mont-Saint-Michel et à Vézelay vous permettent de placer dans une meilleure perspective le patrimoine de ces hauts-lieux d'expression de la foi chrétienne dans notre pays.

Je me permets dans cette perspective de vous suggérer de faire lire à vos conseillers Chemins de Compostelle et Patrimoine mondial (éd. La Louve, Cahors, 2010), ouvrage qui leur apportera les informations qui leur manquaient pour votre discours du Puy.

Veuillez recevoir, Monsieur le Président, l'assurance de ma très haute considération.

Denise Péricard-Méa

Et le journal, dit de référence, qualifiait la posture présidentielle comme celle d'un « matamore » ! D'où nouveau débat sur l'origine, la déviation et l'emploi déformé du mot matamore…

Remontée au créneau des compostellans académiques. *« L'article dont le lien est donné ci-dessous expose les origines de la représentation de saint Jacques combattant et celle du mot matamore. Il est né sous la plume de Cervantès qui l'applique par dérision aux chevaliers de l'Ordre de Santiago qui plus d'un siècle après la prise de Grenade se vantent encore de combats qu'ils n'ont pas menés. En ce sens, c'est un surnom ironique pour des fanfarons qui s'approprient des exploits qui ne sont pas les leurs… Par contre, Matamore est le surnom de saint Jacques participant aux combats des troupes chrétiennes contre les Sarrasins. Il ne s'agit pas en Libye de guerre de religion. C'est ce qu'a voulu signifier un de nos amis en nous envoyant le dessin suivant représentant symboliquement le président en chevalier, saint Jacques à Clavijo.».* Le matamore serait alors un authentique « mateur de maures » et non pas un fanfaron moulinant un sabre de bois, personnage quasiment méridional et pagnolesque… Mais le mot, remis en son origine étymologique inspirait néanmoins la caricature et le site déjà cité en reproduisait une dont nous ne pouvons faire l'emprunt pour illustrer le propos. Ces deux exemples, d'une très récente actualité, démontrent comment le légendaire et le mythique continuent à s'enraciner dans l'inconscient collectif et cela d'autant plus que les approximations sont véhiculées par des voix portant avec autorité.

Un discours au Puy, une lettre ouverte dans la presse, un article du Monde, deux dessins humoristiques ; le tout en seulement une quinzaine de jours ! Voilà qui montre bien l'acquit du *« phénomène Saint-Jacques de Compostelle»* devenu élément culturel ancré dans notre patrimoine collectif. Voilà qui montre aussi la difficulté de retoucher, historiquement et un tant se puit, une icône, même de très récente création. Force est de constater que le mythe a désormais bien pris racines et qu'il ne sera pas démenti par l'abondance de la manne d'une production éditoriale, d'une aubaine touristique, de commercialisations en tout genre… Que reste-t-il de l'éventuelle pureté des voyages d'antan où les pèlerins étaient plutôt perçus comme des charges à assumer chrétiennement ?

Jean CLERGUE-VILA

Cent ans de martinisme tchèque

Par Milan Nakonečný

(traduit et présenté par Christian Hubiche)

La naissance de l'hermétisme tchèque moderne se situe vers la fin du XIXe siècle, dans une atmosphère spirituelle dominée par le positivisme et le naturalisme. Il s'est formé principalement en étroite relation avec l'hermétisme ou plutôt l'occultisme français, grâce à l'influence marquante du symbolisme littéraire français sur la poésie tchèque de l'époque.

De plus, un rôle considérable revenait aux liaisons traditionnelles entretenues avec Paris en tant que centre culturel, et également à l'influence expansionniste de l'école de Papus qui, du fait de son synthétisme associant l'hermétisme, la théosophie, les différents courants de la franc-maçonnerie ésotérique et l'occultisme, devait nécessairement capter par son étendue l'attention de ceux qui avaient à cette époque de semblables aspirations en Bohême. L'un des plus fervents chercheurs de vérité était le Baron Adolphe Leonardi (1856-1908), originaire de la ville de Stráž nad Nežárkou dans le Sud de la Bohême, qui s'orientait très aisément dans les courants ésotériques de l'époque grâce à sa grande curiosité mais aussi à ses voyages et à ses relations. Il avait été initié à Paris au martinisme par Papus lui-même. Il fonda d'abord à Prague une loge théosophique et, ensuite, en 1895, à Ceské Budéjovice la première loge martiniste en Bohême dont le siège était l'hôtel «À l'Etoile bleue», démoli aujourd'hui. Elle comptait parmi ses membres Julius Zeyer, remarquable poète et écrivain tchèque, et le notaire du bourg voisin de Lišov Jan Řebík, propagateur passionné d'occultisme. Ruiné, le Baron Leonardi mourut dans la misère. Son château et sa bibliothèque devinrent la propriété de la grande cantatrice tchèque Emma Destinovà. Lorsque Destinovà fut elle-même obligée de mettre le château aux enchères, on établit pour les besoins de la vente un catalogue des ouvrages de la bibliothèque qui comprenait, outre de très précieux livres anciens sur les sciences occultes, une collection complète de littérature démonologique médiévale. Le centre du martinisme tchèque se transporta à Prague.

Me Jan Řebík, un autre juriste et l'avocat Karel Pavel Draždák (1872-1921) de Opočno, et probablement encore Josef Rudolf Ada-

míra (1877-1953) acquirent à Paris, à la Faculté des Sciences Hermétiques de Papus, les plus hauts titres et Draždák reçut une charte de fondation pour la loge martiniste praguoise. Selon les coutumes de l'époque, les martinistes prirent le nom d'*Ordre des Supérieurs Inconnus* et agirent en étroite relation avec les francs-maçons, notamment avec les associations Memphis et Misraïm. Aux travaux de la loge de Prague, dirigée par notamment, participèrent en plus d'Adamíra déjà cité, Emanuel Hauner (1875-1943) et Emanuel Lešetický de Lešehrad (1877-1955), tous deux hommes de lettres et surtout poètes liés avec la *Moderní revue,* - orientée principalement vers le symbolisme littéraire. Hauner y publia deux recueils poétiques sous le pseudonyme d' Aurel Vlach. La loge martiniste se nomma «Aux trois lotus blancs». Il naît cependant à Prague en 1910 une autre loge martiniste, la «Slavia», à la tête de laquelle se trouve Jan Maštalíř . Tous les martinistes de cette époque sont en même temps francs-maçons, mais les martinistes tchèques imposeront plus tard la séparation d'avec la franc-maçonnerie, qui se tourne de plus en plus - à cette époque la République Tchécoslovaque existe déjà - vers les activités politiques. Une autre loge martiniste est créée avant la guerre de 1914-1918, à Přerov en Moravie. Son fondateur est Otakar Griese (1889-1932), qui fut dans les années précédant la Première Guerre mondiale le plus grand des martinistes tchèques, des adeptes de l'hermétisme et d'autres sciences ésotériques, ainsi qu'un infatigable propagateur de ces sciences.

Griese entretint lui aussi des relations personnelles avec Papus, il fut promu à son école parisienne docteur ès sciences hermétiques et reçut plus tard une charte l'autorisant à fonder des loges martinistes. Il avait été initié aux degrés inférieurs du martinisme par un adepte tchèque vivant à Regensburg, Bohdan Kraus, et au degré le plus haut par Papus en personne. Griese déménagea de Přerov pour Prague afin d'être plus près du centre culturel des pays tchèques et devint l'ami de Hauner. Ils élaborèrent ensemble un plan de grande envergure pour la propagation des «nobles idées de l'occultisme» et d'abord de l'hermétisme. Griese, qui était en même temps théosophe et illuministe, s'occupait de toute la vaste gamme des sciences hermétiques, et plus particulièrement de magie pratique et de médecine hermétique (de thérapie momiale hermétique). Il est l'auteur d'une série d'ouvrages originaux, dont le plus important est un traité sur *La*

Thérapie Momiale Hermétique (1908), il dédia à Papus sa troisième thèse soutenue devant la faculté libre sur les Sciences hermétiques. Citons encore parmi d'autres, *Le Problème de l'Envoûtement* (1909). Griese est surtout important parce qu'il fut un propagateur infatigable de l'hermétisme. Il dilapida sa fortune dans cette activité et se vit finalement obligé de se taire et de se séparer fièrement, de toutes ces activités. Griese introduisit surtout les classiques de l'hermétisme. Il édita dès 1905 la revue *Isis* (qui fut aussi l'organe des martinistes tchèques). La revue paraîtra irrégulièrement jusqu'au 1923 (5 ans), où Griese fut forcé d'interrompre ses activités. Il édita en outre la revue *Lucifer*, rebaptisée plus tard *Zasvĕní* (Initiation, 1913-1914), l'annuaire de philosophie, de mystique et d'occultisme Pentagram (Pantacle, 1919-1920) et des textes (éducatifs extraits de l'Histoire de l'Occultisme de Kiesewetter, de L'Alchimie de Jollivet - Castelot, etc.), ceci dans le cadre de son École libre de Sciences hermétiques située à Pfierov qui essayait – comme plus tard à Prague – de répandre l'hermétisme par l'intermédiaire de textes. Gustav Meyrink (1868-1932), *spiritus agens* du mouvement occultiste tchèque à la fin du XIXe et au commencement du XXe siècle et membre de la loge théosophique praguoise, vivait depuis des années en Bavière. Ce brillant écrivain, cet occultiste aux multiples intérêts, (qui avait reçu à Prague le plus haut degré d'initiation et y avait accompli son étape de magie évocatoire pratique), affirmait que Prague avait été fondée par l'ordre des Sat B'haï (Frères d'Asie), dont il était lui-même membre, et que le nom de la ville Praha (Prague) est dérivé du mot «prah» («seuil») qui exprimerait le seuil existant entre l'univers visible et l'univers invisible. Prague est aussi une «ville magique» parce qu'il y existe, selon une tradition à laquelle Meyrink croyait fermement et qu'il exposa notamment dans son roman *Le Golem,* plusieurs endroits où l'on peut à certains moments entrer dans l'astral. L'un de ces endroits serait la «Maison à la Dernière lanterne» (« À la dernière lanterne» était aussi le nom de la ville située près du lac de Starnberg où Meyrink finit sa vie mouvementée).

La liaison avec les hermétistes français fut maintenue presque jusqu'à la moitié des années vingt, date du retour à Prague d'Odon Kopp (1817-1958), Tchèque établi à Paris, martiniste, généreux mécène de beaucoup d'hommes de lettres ychèques lors de leurs séjours d'apprentissage à Paris.

Un nouveau personnage entre en scène, le juriste Oldřich Eliaš (1895-1941, à Auschwitz) : il publie une série d'articles dans différentes revues et apparaît avec l'opuscule *Les morts se vengent*, dont le sous-titre est « *En marge de la mort tragique du découvreur du tombeau de Toutankhamon* » (1923). La même année, il publie aux éditions Sfinx de Janda la monographie *Magie et Démonologie dans l'ancienne Babylonie* et sa remarquable monographie *Golem*, étude historique sur des bases occultes (1924). Eliaš, grand connaisseur de littérature occultiste en tout genre, collectionneur de formules magiques, spirite pratiquant, mais aussi rotarien, était surtout un kabbaliste sachant l'hébreu. Il sera plus tard l'un des principaux dirigeants de la société des hermétistes tchèques «Universalia» et écrira pour les besoins de l'enseignement de celle-ci un livre sur la magie, d'une conception kabbalistique assez originale (*Introduction à la magie*, 1935).

C'est apparemment en 1920 que fut fondée l'Association Libre des Compagnons Occultes, dirigée au début par l'ingénieur Karel Mach et après lui par Petr Kohout, qui prendra plus tard le pseudonyme de Pierre de Lasenic. C'est également à la même époque que naît, d'abord comme cercle d'études privé – la société hermétique tchèque «Universalia». Celle-ci devient, à partir de 1927, une association libre et, à dater de mai 1930, une association qui réunir les amateurs d'hermétisme. Au début, elle publie un bulletin intitulé *Herold* (Héraut) et, à partir de 1934, la revue Logos (sa publication sera arrêtée en avril 1940 sur interdiction des occupants nazis).

À la tête de «Universalia» se trouvait au début Josef Šrěpán Kmìnek, ensuite ce fut Jan Řebík, déjà cité, et finalement Jan Kefer (1906-1941 à Flossenburg), qui était déjà pendant ses études de philosophie un membre remarquable et actif. Kefer, bibliothécaire du Musée national de Prague, était un infatigable organisateur, traducteur, auteur de travaux originaux, conférencier. Il trouvait encore le temps d'être publiciste politique et compositeur. Il poursuivit les activités pédagogiques et organisatrices de Griese. C'est sur son initiative que fut fondée au sein d' «Universalia» l'Ecole libre de Sciences Hermétiques, qui donnait des conférences publiques, présentées le plus souvent par Kefer lui-même, traitant des sujets les plus divers de toutes les branches de l'hermétisme. Dans ses exposés toujours dits de mémoire, il faisait preuve d'une grande érudition. Sa

spécialité était la théurgie conçue comme la formation d'égrégores astraux positifs, ayant pour sens d'influencer positivement l'évolution de la vie spirituelle de l'humanité. Citons encore sa Magie synthétique, de vaste conception encyclopédique, mais inachevée (elle parut à partir de 1935 en fascicules séparés ; la publication en fut arrêtée au début de l'occupation allemande). Ce qui est publié représente le tiers de ce qui était initialement prévu. Une autre œuvre de Kefer, tout à fait unique dans la littérature mondiale, est la *Théurgie de l'Évocation magique* (1937, tirage interne de loge). Son *Astrologie pratique* (1939), qu'il avait écrite de concert avec sa femme Dagmar, compte parmi les meilleurs manuels d'astrologie de la littérature tchèque. En 1940, il commença la publication, également en fascicules, de l'Encyclopédie du savoir oublié et du Traité d'interprétation astrologique, mais il n'en parut que quelques fascicules. Kefer fut arrêté par la Gestapo en juin 1941 et mourut vers la fin de la même année, après avoir été cruellement torturé, dans un camp de concentration.

Kefer continuait à bien des égards l'?uvre d'Eliphas Lévi et introduisit chez nous les principaux ouvrages de son maître : Histoire de la Magie (la première partie seulement est parue en 1934, soit la moitié environ de l'œuvre tout entière), *Le Livre de l'Initiation*, *La Science des Esprits* (les deux en 1936), *Clef de grands Mystères* (1937). En outre, il traduisit les deux premiers livres de *La Philosophie occulte ou magie* de H. Cornelius Agrippa de Nettesheim (le troisième livre, presque entièrement traduit, est resté à l'état de manuscrit). Les conférences données par Kefer étaient sténographiées (malheureusement seulement à partir de 1938) et furent transcrites ultérieurement. Kefer rédigeait également la revue Logos précitée, qui prêtait ses pages à tous ceux qui aspiraient à « l'étude ésotérique de toutes les civilisations ».
La société praguoise «Universalia» créa sa filiale à Paris, par l'intermédiaire de Petr Kohout – Lasenic était parti pour la France vers 1925 – avec pour secrétaire un exilé polonais W. Klimowicz. C'est aussi de là que vient l'initiative de réaliser une chose magnifique et audacieuse – la publication sur fiches d'une Encyclopédie de l'Occultisme, de la Philosophie et de la Mythologie. Cette œuvre remarquable, malheureusement également inachevée, parut à Prague à partir de la fin de 1932 avec la contribution de la section française d'

«Universalia». Le rédacteur en chef en était Kefer, qui écrivait aussi lui-même la plupart des textes. Un autre membre de la rédaction était P. Kohout – Lasenic, auteur de nombreux articles pour l'Encyclopédie qu'il envoyait de Paris. «Universalia» s'était également lancée dans une riche et importante activité d'édition. Elle publia une série de «classiques».

La société Universalia prenait cependant aussi soin de la formation pratique. Elle avait en premier lieu installé un laboratoire spagyrique destiné aux exercices pratiques. Elle déployait en outre une grande activité d'organisation : différentes sections avaient été fondées en vue d'y pratiquer les différentes branches de l'hermétisme, ainsi que l'école déjà mentionnée qui organisait de nombreuses conférences. Des filiales avaient été créées à Brno, Bratislava, Plzeň et dans d'autres villes importantes. Les principaux représentants de la société furent Kefer, à dater de 1937, Eliaš et Kohout – Lasenic. En 1937 arrive à Prague, après avoir longtemps voyagé de par le monde, le Tchèque viennois Frantiãek Kabelák (1902-1963). Il adhère à «Universalia» et s'impose bientôt, grâce à son exceptionnelle érudition en magie pratique, en spagyrie (c'est surtout à lui que la société sera redevable plus tard des perfectionnements apportés au laboratoire) et en kabbale, comme un remarquable lecteur et comme auteur d'articles pour Logos (notamment sur la magie divinatoire). Kabelák se consacrera finalement à l'étude de l'ancienne philosophie égyptienne, «*Lumière Horev*», summum de la connaissance ésotérique (il y avait été amené par Lasenic). Il sera le seul parmi les membres marquants d'Universalia à survivre à l'occupation allemande : Kefer et Eliaš périront dans des camps de concentration, Lasenic meurt en 1944 de mort naturelle. La guerre finie, Kabelàk reste fidèle à «Universalia». Il est membre de son comité directeur, où on le surnomme «le Sorcier» parce qu'il s'occupe très intensément des évocations magiques : à l'aide de la nécromancie, il communique avec les philosophes de l'Antiquité, mais ses opérations démonologiques et théurgiques ont également un objectif divinatoire. Il va souvent vivre dans l'isolement d'un chalet forestier pour pouvoir s'adonner à la magie et à l'étude de son objet préféré, la kabbale, dont il étudie les écrits en hébreu. Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, il quitte Prague pour s'installer à Beãov nad Teplou près de Karlovy Vary, où il se consacre pleinement à ses études dans la mesure où son

emploi d'ouvrier dans une mine le lui permet. Quand il prend sa retraite, c'est là qu'il achève l'œuvre capitale de sa vie intitulée *Magia divina* et rédige plusieurs études kabbalistiques originales (*Les Cavaliers de Merkabba* et autres). En 1967, une nouvelle génération d'hermétistes tchèques renoue avec lui et avec son œuvre, Kabelak se rend à Prague pour y donner des conférences devant un cercle restreint de personnes qui s'intéressent à la kabbale, à la magie et à la philosophie hermétique. Grâce à ces contacts, la tradition de l'hermétisme tchèque moderne ne sera pas interrompue et la nouvelle génération pourra par l'intermédiaire de l'un des plus grands représentants de cette tradition, retrouver son esprit.
Une personnalité très étrange, on pourrait presque dire faustienne, de l'hermétisme tchèque fut Jiří Arvéd Smichovský (1897-1951 à la prison de Leopoldov), titulaire de trois doctorats. Il descendait d'une riche famille du quartier de la Mala Strana (Petit Côté) de Prague et résidait dans un édifice historique bâti à l'endroit d'une ancienne nécropole. On disait que la maison était hantée.
Smichovský(qui s'écrira plus tard Smichovský) fit d'abord des études de droit à l'Université allemande de Prague, il obtint ensuite un doctorat en théologie du Collegium Germanicus de Rome et enfin un doctorat de lettres à l'Université de Toulouse. C'était l'un des plus grands érudits de son temps, il était doté d'une mémoire phénoménale et avait une gamme d'intérêts exceptionnellement étendue. Outre les principales langues parlées dans le monde, il connaissait l'hébreu ; c'était aussi un bibliomane passionné qui s'était constitué l'une des plus importantes bibliothèques privées. Il était d'un naturel aventureux et villonesque. Au début de l'occupation, les nazis avaient obtenu de lui, dans des circonstances tragiques, qu'il collaborât avec le Sicherheitsdienst. Il y était en qualité d'expert pour la «mafia» Tchèque, le Sokol (organisation sportive interdite), les francs-maçons et les occultistes, mais ses expertises étaient, comme son chef le reconnaîtra plus tard devant le tribunal, trop abstraites et pratiquement inutilisables, de sorte qu'elles ne causaient de mal à personne. Smichovský, qui avait été le bras droit du leader des fascistes tchèques, le général R. Gajda et fréquentait des émigrés russes, collaborait avec les nazis d'une façon fort problématique, de sorte qu'il fut lui-même plusieurs fois arrêté et emprisonné par les Allemands. Selon la déclaration du chef du Sicherheitsdienst de Prague, il avait fini par être considéré comme un jésuite secret.

On savait qu'il avait été, bien que fasciste, également franc-maçon, et qu'il avait sauvé du camp de concentration un groupe de Juifs de Prague en les faisant travailler au Musée juif. L'un d'eux, un certain Dr. Plaãek, qui sera plus tard l'un des fondateurs de la police secrète communiste et un des agents de premier plan, ne devait jamais l'oublier.

Smichovskýse consacrait à la théurgie pratique et avait obtenu dans ce domaine, selon le témoignage de Kabelak, des résultats remarquables. La guerre finie, il fut traduit parmi les derniers devant un Tribunal du peuple car il savait bien des choses. Ainsi contribua-t-il à faire envoyer au gibet une série d'agents de la Gestapo et du Sicherheitsdienst. Il fut condamné à la réclusion à perpétuité, mais grâce à Plaček et à ses immenses connaissances, grâce aussi au fait qu'il avait été naguère un espion italien, on se servit de lui pour aider à mettre sur pied la nouvelle police secrète. Lorsque Plaček fut à son tour arrêté par les communistes, Smichovský fut assassiné dans la prison de Leopoldov. Son co-détenu, un moine dominicain de Brno, racontait, après sa libération, que Smichovský évoquait en prison selon un vieux rituel grec les «puissances infernales» parce qu' il désirait ardemment la liberté. Après la guerre, on tenait Smichovsk˘ pour un dénonciateur des occultistes tchèques : beaucoup d'entre eux avaient été en effet réellement incarcérés pendant l'occupation en raison de leur intérêt pour l'occultisme. Or, Smichovský en avait en réalité protégé beaucoup. Il fut durant toute l'occupation en relation avec Kabelak et lui donna la possibilité d'étudier les ouvrages les plus précieux. Sauf quelques traductions de poésies de Omar Kheyyan publiées dans la revue *Psyché*, Smichovsky n'a laissé après lui aucune œuvre, uniquement la réputation de «Diable de la Mala Strana», ce qu'il avait d'ailleurs été dans un certain sens.

Vers la moitié des années trente, une nouvelle loge martiniste commence à travailler à Prague. A sa tête se trouve l'écrivain Josef Šimánek (1883-1959), plus tard ce sera le biologiste Vladimir Bergauer. Ce dernier périra dans un camp de concentration, où on l'avait déporté pour ses activités antinazies.

L'une des personnalités les plus marquantes de l'hermétisme tchèque fut sans aucun doute Petr Kohout déjà cité, alias Pierre de Lasenic

(1900-1944). En lui se trouvaient réunis une riche expérience en psychurgie expérimentale (voyages dans l'astral) et même en haute magie, de profondes connaissances sur l'ésotérisme des civilisations mondiales et un esprit philosophique et poétique.

Toute son œuvre est avant tout pénétrée par l'idée métaphysique de beauté. Son grand amour était l'ésotérisme de l'antique Égypte et Kefer l'avait qualifié de découvreur de cet ésotérisme. Personne d'autre ne savait faire jaillir de la masse immense des sculptures de la vieille Égypte et de l'abstrait de ses systèmes théologiques, notamment onien et memphidien *(Lumière Horev)*, la vive lumière de la connaissance ésotérique. Il est l'auteur d'une monographie originale *Les hiéroglyphes égyptiens et leur philosophie* (2e éd., 1935), d'une brochure profondément initiée *Hermès Trismegiste et son Initiation* (1936, où il identifie et formule les lois fondamentales de la Table d'émeraude. Son *Initiation hermétique de l'Universalisme* est un véritable monument de l'ésotérisme moderne. Elle est basée sur le système rhodostaurique, c'est à dire Rose-croix (éditée en 1937 à Prague par les soins d'Universalia dans le cadre de la Bibliothèque des initiations secrètes de la loge). C'est une admirable synthèse de l'hermétisme, plus précisément de sa forme européenne des Rose-croix, du martinisme et du système eulien, qui aboutit à la formulation des lois essentielles de l'hermétisme et de leur application dans le premier degré d'initiation. L'ouvrage compte sur ce thème dans la littérature mondiale, et il est vraiment dommage qu'il soit resté inconnu à l'étranger. Lasenic, qui vécut de longues années à l'étranger, surtout en France et dans ses colonies de l'époque (Algérie, Indochine, Madagascar), mais aussi en Égypte, où il reçut l'initiation de l'une des plus secrètes sociétés ésotériques, écrivit en français plusieurs ouvrages (une philosophie de l'histoire de l'ésotérisme, une monographie sur la signification occulte des bijoux etc.) qui se sont malheureusement perdus. Lasenic fut également incarcéré quelques temps par la Gestapo. Son œuvre tout entière est marquée par le sentiment esthétique : *« La voie de la Beauté est la plus sûre voie qui mène au Mystère, car c'est la vraie Vie, l'Absolu, l'Être ou, si vous voulez, Dieu qui est la Beauté vivante, absolue ou divine. »*

Lasenic était membre de toute une série d'ordres hautement ésotériques, notamment de la Société égyptienne secrète (S.E.S. ou

Hakasutech, Ville de Set), évidemment de l'ordre de la New Eulis et de l'Ordre Martiniste. Il prit, après Eliaš à la fin des années trente, la direction de la deuxième loge praguoise, à laquelle il donna le nom de Paragava.
À la fin de 1937, Lasenic quitta «Universalia» parce qu'il préférait se consacrer à l'hermétisme en loge, en opposition à la conception de Kefer qui désirait propager publiquement les idées hermétistes et voulait, en tant que patriote, édifier à Prague un centre panslave d'hermétisme. Après sa défection, Lasenic fonda à Prague le Club Horev, qui faisait partie de la loge martiniste qu'il dirigeait.

Ce club pratiquait l'ancien ésotérisme égyptien. Le siège central du club se trouvait dans une villa de Prague et aussi dans la banlieue, à Kárané, où se réunissait un cercle restreint qui s'adonnait, sous la direction de Lasenic, à des exercices de concentration sur les éléments, à l'observation des esprits élémentaires et à d'autres pratiques hermétistes. Le club publiait sa propre revue Horev (elle ne parut q'une seule année) avec en supplément l'ouvrage de Lasenic sur le Tarot. Celui-ci fut aussi publié à la fin de 1938, accompagné par un jeu complet de cartes de tarot (en noir et blanc, et d'une version en couleurs, coloriée à la main).
Sa symbolique systématique, unique dans la littérature mondiale, et une reconstruction nouvelle de la symbolique, des grands arcanes et autres lames, classent cette œuvre parmi les meilleurs travaux sur la question.
A Kàrané, le cercle hermétiste de Lasenic était, dans ses travaux, en contact direct avec la nature invisible. Deux volumes du journal relatant les activités du cercle ont été conservés. La mort prématurée de Lasenic ne signifia pourtant pas la fin des activités du cercle, qui se poursuivirent même après l'interdiction formelle du club, prononcée par les occupants. Le secrétaire du club était Vladimir Rohlíček, l'un des membres Frantiček Váhala, futur égyptologue renommé.
La guerre terminée, on essaya de relancer les activités d'Universalia (le juriste O. Myslík) et de la loge martiniste (V. Rohlíãek qui apporta en 1947 de Paris une nouvelle charte). Toutes les tentatives de ranimer l'activité des différentes écoles et systèmes ésotériques (par ex. de fonder une grande société astrologique) échouèrent toutefois, en se heurtant à l'attitude négative des autorités de l'époque et des

ministères habilités à délivrer les autorisations. Les communistes agissaient de concert avec les socialistes nationaux et autres soi-disant «démocrates» et affirmaient que l'activité de telles associations «n'était pas désirable sur le plan de la société». La pratique de l'hermétisme devint donc l'affaire de personnes isolées et de petits groupes qui travaillaient, en somme, illégalement. Le cercle «sauvage» martiniste dirigé par V. Rohlíček reçut cependant en 1971 la visite du «grand maître» d'alors Irénée Séguret (un membre du groupe, Milada Libánská faisait la navette entre Prague et Paris, où elle habitait). Plus tard, le remarquable alchimiste tchèque et grand expert en tarot Theofanus Abba (de son vrai nom Josef Louda, 1901-1975) entretiendra des relations avec certains membres du cercle. Les contacts avec les surréalistes de Prague avaient lieu par l'intermédiaire du peintre et hermétiste Martin Stejskal, élève spirituel d'Abba. L'auteur de la présente étude fut en 1988 l'initiateur de la reprise des activités martinistes. Les membres se réunissaient à Prague et fondèrent le cercle Lasenic, toujours actif de nos jours.
La libération de la tyrannie communiste nous a apporté aussi la liberté d'association et a créé ainsi les conditions de la renaissance de l'hermétisme. Cela a conduit entre autres, pendant l'été 1990, au rétablissement de la société des hermétistes Tchèques «Universalia» et à la reprise de la publication de la revue *Logos*.

Parmi les membres fondateurs de la nouvelle «Universalia» on trouvait, outre l'auteur du présent article, Slávek Jane‰, Pavel Turnovsk˘ (en même temps co-fondateur et président de la Société tchécoslovaque d'Astrologie), Vladislav Zadrobílek (auquel revient le mérite de la publication de Logos et de la réédition rapide de livres naguère édités par «Universalia») et Ladislav Mouãka (actuellement rédacteur du nouveau *Logos*, «revue d'étude ésotérique des civilisations» qui a déjà gagné la faveur des lecteurs.) L'«Universalia» actuelle réunit plus de trois cents amateurs d'hermétisme. Comme premier président de la nouvelle «Universalia» a été élu l'auteur de ces lignes. Il avait déjà publié en 1977, dans «*samizdat*», un ouvrage d'envergure : *L'Hermétisme tchèque moderne*. Le présent article sur les cent ans de l'hermétisme tchèque en est un extrait. L'hermétisme tchèque actuel est concentré maintenant dans les activités de l'«Universalia» rénovée, société qui s'efforce d'être une digne continuatrice de l'ancienne.

Humilité et simplicité du cherchant

Par Christine Tournier

*Qu'est-ce que l'humilité ? Une attitude ? Un ressenti ?
Une absence ? Une auto flagellation ? Une soumission ?...
Rien de tout cela, certes, mais un état d'être en accord
avec nos engagements et notre chemin spirituel et initiatique.*

Les racines de l'humilité sont inscrites dans la méditation. Au travers de l'initiation quotidienne de la vie, s'ébauche la mise à nu de l'être, tant par le non attachement que par la confiance, sachant que nous ne sommes pas des serviteurs mais des « amis » **au service de** la Vie. Jésus disait : « *Je ne vous appellerai plus serviteurs mais amis.* »
L'humilité vraie – qui n'est pas de l'orgueil inversé – est une conscience, dans tous les instants de son itinéraire, de sa propre et juste place, en tenant compte du bien des autres et de soi-même. Pour cela, le premier acte est de ne pas comparer, car comparer c'est séparer, ce qui est une illusion puisque nous sommes tous interdépendants, là où nous devons être. Il nous faut constamment laisser les lourdeurs qui nous encombrent – car **l'orgueil est un empêchement** au progrès personnel -, écouter sans juger, avec respect, et de tout son être, non pour diriger ou imposer mais pour comprendre, en abolissant les rivalités, les dualités, la concurrence futile. Il ne s'agit pas de se mettre à la place de l'autre, de s'identifier à lui, mais de le considérer avec bienveillance dans sa différence, sans pour autant accepter l'inacceptable.
Il ne s'agit pas non plus d'éliminer l'ego (« *chassez le naturel, il revient au galop* », et le retour du refoulé est bien décrit par Freud) mais de le pondérer, de le modérer, de le laisser à sa juste place, celle de la personnalité et non le croire omnipotent au plan de l'essence de l'être. En effet, l'ego mesuré est un moteur qui permet de trouver un accord par rapport à soi et par rapport aux autres. Être tout simplement soi-même, sans se considérer inférieur ou supérieur aux autres, c'est suivre l'exemple de Thérèse de Lisieux pour qui « *l'humilité, c'est la vérité* ». Nous parlons d'une vérité de soi et d'une vérité sur soi que l'on doit apprendre à découvrir ; c'est un **chemin de liberté.**
Nous devons avoir conscience que nous avons un ego (qu'est-ce d'ailleurs que l'ego ? qui est « je » ?) mais que ce n'est pas lui qui doit tout régenter. L'humilité – ou plutôt la simplicité, l'authenticité – c'est ÊTRE et non paraître ; elle favorise la force de caractère et la

prise de décisions selon ce qu'on estime JUSTE, sans être influencé par l'opinion subjective des autres qui vous jugent, sans prostituer son âme par lâcheté ou avidité. La doctrine des Templiers n'était-elle pas : « *Fais ce que dois, advienne que pourra* » et celle de l'Abbaye de Télesme, décrite par François Rabelais : « *Aime et fais ce que vouldras* » ? L'humilité vécue en vérité rend heureux alors que la fausse humilité n'entraîne que frustration, amertume, mécontentement, et son contraire : l'orgueil. Nietzsche disait : « *Ne pas parler de soi est une hypocrisie très distinguée* ».

L'humilité exige authenticité et désir de vérité, sans se préoccuper de l'image forcément projective que les autres reçoivent, selon leurs propres constructions mentales. Il nous arrive si souvent de ne pas avoir d'yeux pour voir ni d'oreilles pour entendre ! Ainsi, l'humilité n'est pas une attitude – comme le Pharisien à côté du Publicain – mais une **harmonisation** de soi avec la terre, cet « *humus* » qui est l'étymologie du mot, témoignant ainsi de l'adéquation que nous devons constituer avec la Vie, telle que prônée par toutes les religions.
Nous savons que nous sommes imparfaits mais, au fond de nous, nous n'en sommes pas vraiment convaincus. Et si, comme c'est le cas, nous demeurons prisonniers de nos propres schémas clos, statiques, spirituellement autodestructeurs, nous ne pouvons comprendre qu'aucune vérité n'est établie définitivement. Un savant ne peut que reconnaître que ses découvertes ne le sont que dans l'état actuel des connaissances, car tout change et se transforme, tout est impermanent.
Les qualités incluses dans la notion d'humilité sont donc la modestie, la retenue, la réserve, la pudeur, la décence, la discrétion, la rectitude, la droiture, la modération, la lucidité, la vigilance, l'attention sans tension, l'intelligence du cœur, en sachant que, comme le disait le Bouddha Gautama : « *Il n'y a de changement que dans la constance* ».
Dans la vie sociale, nous apprenons à diminuer les aspérités, les rugosités que l'on crée entre les uns et les autres, car polir ses propres aspérités n'est pas une vaine parole. Nous sommes au service les uns des autres, mais sur un plan d'égalité, quels que soient le milieu social, l'activité professionnelle, la fortune, les compétences, car il ne s'agit pas de s'opposer, de se confronter, mais de **se complémentariser** et de s'enrichir mutuellement.
Comme en Égypte ancienne, un homme n'est maître que de lui-même et non par rapport aux autres. Se mettre sur le devant de la

scène peut avoir un aspect presque pathétique, et les querelles dites « de pouvoir » apparaître dérisoires, voire tristes, en tout cas non source de bien-être. L'autosatisfaction qui occulte toute humilité conduit à l'autodestruction spirituelle, à la fluctuation de l'être, à l'obscurcissement de la lumière divine qui habite chacun de nous, à une déperdition d'énergie, à une réification de l'âme, qui sont autant d'empêchements à la Sagesse. L'ostentation témoigne du doute qui habite celui qui en témoigne, de sa dépendance aux autres et de sa fragilité.
Chacun doit être à sa place, là où il doit être. Dans l'échange, chacun de nous transmet aux autres « quelque chose », et ce « quelque chose » ne peut être mesuré : on croit parfois beaucoup donner alors que l'on n'a rien transmis, ou, a contrario, on estime n'avoir pas apporté grand-chose dans notre contribution alors qu'un seul mot de nous a pu faire faire un bond en avant à quelqu'un. La conscience de cela ne peut que nous rendre humbles et nous faire comprendre que rien ne se calcule, qu'on n'impose rien, mais qu'on ne fait que suggérer. **Le transmetteur est vite dépassé, il n'enseigne pas mais il éveille.** Vivre, c'est se donner en authenticité et en amour, sans restriction d'aucune sorte, sans peur, sans transformer le moyen en fin, l'objet en sujet, en sachant que nous ne sommes qu'une parcelle d'un tout, tant au niveau du microcosme que du macrocosme.
L'homme est l'agent de transformation des énergies évolutives, ascendantes et descendantes, point de convergence des influences multiples qui le structurent. Sa part de libre arbitre est donc infime, et prétendre le contraire témoigne d'un orgueil et d'un obscurantisme peu propices à l'évolution intérieure qui s'appuie sur le *« connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux »*. Se connaître est si difficile car on a tellement tendance à se mentir, à se donner le beau rôle : même quand on parle négativement de soi-même, on n'en est, en fait, pas vraiment convaincu car on se pense souvent tellement meilleur que les autres ! Quel manque de lucidité et d'humilité !
Plus on avance, plus on comprend, plus on élargit son être, plus l'humilité saine et claire grandit en nous, plus les responsabilités vis-à-vis des autres et de nous-même augmentent. Plus la légèreté nous habite, plus la liberté intérieure se fait jour. La pierre cachée à l'intérieur de nous se dévoile progressivement, dans la transmutation alchimique de notre être qui tente de transformer le plomb en or, une fois que nous sommes rectifiés et purifiés.

L'humilité est donc ce qui doit tout entier nous habiter afin de recevoir la Lumière de la Vérité. Elle est indissociable de l'Amour, non de l'amour sentimental galvaudé, mais de l'Amour de tout ce qui est, de tout ce qui vit, de tout ce qui vibre. Cela implique le partage, le respect, **la sacralisation constante du profane,** l'abolition de la dualité (source de conflits et d'incompréhension), la discrétion dans l'action comme dans la méditation, la persévérance tranquille pour améliorer son être, la quête sereine de ce qui est pour soi et qui est différent de ce qui est pour les autres.
Authenticité, absence de comparaison, bonté, acceptation de ce qui est, sans passivité ni soumission, sont les moteurs de l'humilité qui reconnaît qu' *« il n'y a de vraiment admirable que la loi universelle qui régit toutes choses dans leur ensemble et chaque chose dans son détail* », selon des paroles ritualistes. La Vie n'est pas la création d'un divin horloger dont nous ne serions que les rouages statiques et déterminés, mais elle s'exprime par nous, avec nous et en chacun de nous. La relativité de tout ne peut alors que nous rendre simples et humbles de cœur.

Quelques pensées de Louis-Claude de Saint-Martin

Il m'a été aisé de voir qu'aux yeux des hommes, si vous n'avez point de corps, vous passez bientôt pour n'avoir point d'esprit, car tout leur esprit est dans leur corps.

Il m'a été aisé de sentir que rien ne rend l'âme tiède comme la prospérité dans la matière, puisque notre vie corporelle n'est qu'une pénitence et que toutes les larmes de l'homme ne suffiraient pas pour la laver.

Plusieurs fois dans ma vie, j'ai reconnu qu'il était plus aisé d'avoir la paix avec le diable qu'avec les hommes, parce qu'avec ceux-ci il faut toujours faire des compliments, lors même que vous les savez le plus dans les travers et dans l'égarement, au lieu qu'au démon, nous avons le droit de lui dire notre façon de penser et qu'il est obligé de l'entendre, quelque peu flatteuse qu'elle soit pour lui.



Christine Tournier a lu pour vous…

Les excellentes Éditions Alphée viennent de publier, entre autres, trois nouveaux ouvrages.

Le premier, ***Positivez votre cerveau*** (156 pp., 16 €), de Aziz Djendli, thérapeute et soufi, traite de la pratique orientale de la psychologie positive. Il insiste particulièrement sur le négatif, l'inversion et l'intoxication émotionnelle.

Chaque page est consacrée à un aspect de la « maladie » et de la « guérison » : la persévérance, le non attachement, la tristesse, la « fainéantise »… Cette notion d'inversion hante les pages afin de souligner nos conditionnements, notre irrationalité. Bref, il étudie tous les « trésors » auxquels nous sommes si attachés : déprime, peurs, tensions, inquiétudes, solitude amère… Et, naturellement, il nous propose de nous en défaire par différents procédés : visualisations, travail sur l'une ou l'autre de nos fonctions physiologiques…

Autant de « recettes » simples, efficaces, évidentes, facile à suivre, dont je vous engage à prendre connaissance.

Le second, ***Astrologie héliocentrique, astrologie de la conscience*** (286 pp., 20 €), de Ji Piveteau, psychologue et astrologue, n'étudie pas le destin astrologique de l'homme en plaçant la Terre au centre de sa vie, mais le Soleil que l'auteur considère comme étant le centre réel de sa conscience supérieure. Elle établit donc des rapports entre les thèmes héliocentriques et géocentriques.
Chaque signe du zodiaque est décrit minutieusement ainsi que les aspects des planètes héliocentriques entre elles, qu'il s'agisse des aspects harmoniques ou dissonants. Ensuite, elle traite de l'interprétation du thème héliocentrique en relation avec le thème géocentrique.
Enfin, Ji Piveteau nous propose sa méthode d'analyse avec cohérence et compétence. Un ouvrage incontournable pour qui veut s'initier à l'astrologie en toute simplicité.

Le troisième, ***L'Homme-Nature, ou l'alliance avec l'univers*** (253 pp., 19 €), est de Jean-Patrick Costa, chef de mission universitaire en

Amazonie. Celui-ci connaît bien les Indiens Jivaros parmi lesquels il a vécu. Cela lui permet de comparer la pensée amérindienne qui vit en harmonie avec la nature, et l'esprit occidental qui est en lutte incessante contre cette nature.

L'auteur fournit ainsi une vision authentique et précieuse – hors de toute philosophie *new age* – de la façon dont le monde considère aujourd'hui la Nature comme un moyen d'exploitation, de bénéfice et d'appropriation.

René Guénon disait que nous quittions le règne du qualitatif pour celui du quantitatif, de l'accumulation, de l'empilement inutile. C'est pour cela que l'homme est entré en guerre contre la Nature, la diversité, le sacré, dans le but d'un progrès technique qui la détruit, pour une uniformisation galopante, un désenchantement et un matérialisme exaspéré qui se rit de la spiritualité.

Nous avons tous conscience d'être à la fin d'un monde, et cet ouvrage, écrit avec limpidité et précision, ne peut qu'inciter à la réflexion et à une révolution intérieure concernant notre relation avec notre Terre-Mère. Chacun peut contribuer à structurer un avenir où l'on réintègrera en nous le milieu Vivant dans lequel nous existons. Les événements difficiles qui ont commencé depuis quelque temps sur notre belle planète témoignent que nous ne pourrons pas continuer longtemps à vouloir dominer ce que nous devrions profondément respecter.

Fancis Delon a lu pour vous…

Marsha KEITH SCHUCHARD, *Restoring the Temple of Vision : Cabalistic Freemasonry and Stuart Culture,* Leiden, E.J. Brill, 2002. Studies in Intellectual History, vol. 1110, XIII + 845 p.

Cet ouvrage a fait l'objet, dans *The Plumbline*, The Quarterly Bulletin of the Scottish Rite Research Society (Summer 2009, Volume 16, N°2, pp. 3, 7 et 8) d'une analyse par Jay M. KINNEY, Bibliothécaire et Directeur des Structures Écossaises de San Francisco, ancien rédacteur



en chef du *Gnosis Magazine*, une revue trimestrielle consacrée aux traditions ésotériques. Son prochain ouvrage, *The Masonic Myth*, doit paraître à la fin de l'année. En 2005, la Scottish Rite Research Society lui a décerné l'Albert G. Mackay Award for Excellence in Masonic Research.

Marsha KEITH SCHUCHARD a soutenu, en 1975, devant l'Université du Texas une thèse sur *Feemasonry, Secret Society's and the Influence of the Occult Traditions on British Literature.* Ancien Professeur d'Université en Ouganda et au Kenya puis consultante pour la prévention contre la drogue auprès du gouvernement des États-Unis et de l'Organisation Mondiale de la santé, elle s'est établie ensuite comme conférencière et écrivain indépendant spécialisé dans l'histoire littéraire, ésotérique et maçonnique et vit désormais à Atlanta (Géorgie).

Le 21 février 2002, elle a présenté devant la *Quatuor Coronati Lodge n°2076* une conférence très controversée intitulée *Jacobite and Visionary : the Masonic Journey of Emmanuel Swedenborg (1688-1772)* où elle soutenait, à partir de ses investigations dans les archives diplomatiques suédoises, que SWEDENBORG fut non seulement un franc-maçon mais également un sympathisant jacobite et un agent secret de la couronne suédoise qui utilisa la maçonnerie écossaise durant ses activités, particulièrement au cours de ses visites à Londres.

Ainsi, pour cette historienne américaine spécialiste des courants ésotériques occidentaux à la fin du 18e siècle, les enseignements architecturaux des guildes juives dirigées par des prêtres-maçons, qui supervisèrent le chantier du Temple d'Hérode, et le symbolisme mystique du premier Temple mis en exergue par des rabbins médiévaux comme Abraham ABULAFIA (1240-1292), chantre de l'extase érotique, ont été transmis en Écosse par des courants théosophiques arabes ou, plus prosaïquement, par les Templiers comme en témoigne un ordre de paiement figurant dans les comptes d'Edouard 1er pour l'emploi d'un *Frère Jean de l'Ordre de Saint Thomas d'Acre.*

Prenant ensuite acte de l'absence d'archives dans les loges écossaises avant 1599 et leur extrême rareté en Angleterre jusqu'en 1717,

Marsha SCHUCHARD y remédie en recherchant la présence de thèmes maçonniques dans la littérature anglaise et écossaise. Son analyse attentive d'écrivains aussi différents que Samuel BUTLER, John EVELYN, John DRYDEN, Robert PLOT, Andrew MARWELL ou Jonathan SWIFT lui permet alors de découvrir l'existence de tout un mouvement d'idées reposant sur les mythes et légendes véhiculés par le Roi Salomon et son Temple, les écritures et l'histoire juive, le mysticisme kabbalistique et l'Art Royal des bâtisseurs.

S'interrogeant ensuite sur les raisons qui ont conduit la maçonnerie spéculative, dans une société implacablement dominée par le christianisme, à se structurer autour de symboles empruntés presque exclusivement à la culture hébraïque, elle avance trois explications.

Tout d'abord, de fortes similitudes peuvent être relevées dans l'évolution historique des nations juive et écossaise. En effet, comme le peuple d'Israël dispersé lors de la déportation à Babylone et après la destruction du Temple en 70 après JC, les STUARTS furent, à deux reprises, contraints à l'exil lors de l'interrègne de CROMWELL et en 1688 après l'invasion de Guillaume d'ORANGE.

Par ailleurs, d'éminents intellectuels d'Outre-Manche, sur les traces des érudits de la Renaissance comme PIC DE LA MIRANDOLE, ont été fascinés par le mysticisme de la Kabbale.

En Écosse, cette identification avec le destin tragique du peuple juif, éternellement opprimé, et cette fascination pour les grands traités de la culture hébraïque vont fusionner à la cour des rois STUARTS au sein de cercles dont les principaux représentants s'avérèrent être à la fois, comme Robert MORAY, des maçons et des érudits sensibles aux enseignements ésotériques.

Ces groupes non structurés auraient ainsi constitué une sorte de proto-maçonnerie dont l'auteur prétend avoir retrouvé la trace dans la correspondance chiffrée de certains de ses membres.

Selon elle, ce courant maçonnique souterrain devait réapparaître dans la seconde moitié du XVIIIe siècle en Angleterre au travers de la Grande Loge des Anciens et en France avec les hauts grades écossais.



Restoring the Temple of Vision a suscité, dans la communauté scientifique, de nombreuses critiques car Marsha SCHUCHARD a multiplié hypothèses, probabilités, approximations et inexactitudes pour étayer ses théories.

Ainsi, elle n'hésite pas à invoquer la tradition orale et les chronologies les plus douteuses comme la liste supposée des Grands Maîtres antérieurs à 1717 établie par ANDERSON dans l'édition de 1738 des *Constitutions*.
En dépit des fortes réticences de David STEVENSON, elle reste persuadée que Jacques 1er a été initié par la Lodge of Scoon and Perth en 1601 à l'âge de 35 ans.
Elle ne prend pas, en outre, suffisamment de distance vis-à-vis de ses sources en voyant des significations maçonniques dans toutes les références au Temple de Salomon chez les auteurs du XVIIe siècle, comme *The Temple : Sacred Poems and Private Ejaculations* de George HERBERT publié en 1633.

Si son ouvrage, en effet, doit être salué pour l'abondance des sources nouvelles qu'elle a exhumées, en revanche, par ses multiples affirmations dépourvues de preuves scientifiques, il s'apparente davantage à de la « pseudo histoire ».
Si le coût élevé de cette publication (149,00 €) semble avoir limité sa portée, son accessibilité désormais par le téléchargement, à partir du site Google Books, risque de lui attirer un nouveau public, moins averti mais sensible aux belles légendes écossaise !

Yves-Fred a lu pour vous…

Irène Mainguy, bibliothèque-documentaliste et responsable de la Bibliothèque du Grand Orient de France, est au nombre de ces précieux auteurs qui s'évertuent avec talent et passion à faire mieux connaître et comprendre la franc-maçonnerie. Nous avons déjà eu l'occasion de présenter dans cette revue plusieurs de ses ouvrages et, aujourd'hui, nous tenons à proposer à nos lecteurs le premier volume d'une série au titre général suivant : ***La franc-maçonnerie clarifiée pour ses initiés*** [1] . Ce premier volume s'adresse particulièrement aux apprentis (1er grade de la franc-maçonnerie) mais de fait il s'a-

vère utile à tous ceux qui, francs-maçons de tous grades et même non-maçons, son animés du désir de pénétrer certains arcanes de cet Ordre initiatique d'une si grande richesse philosophique et morale.
Irène ne cache pas qu'elle met ses pas dans les pas d'Oswald Wirth (disciple de Stanislas de Guaita), grand spécialiste d'hermétisme, de kabbale, d'alchimie, de tarots et auteur prolixe de nombreux traités d'instruction maçonnique au nombre desquels on retiendra en premier lieu sa célèbre trilogie (un grand classique du genre) au titre évocateur *La franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes* et qui se décline en trois livres d'instruction destinés aux trois premiers grades de la maçonnerie. Le premier d'entre eux parut en 1894 ; il fut souvent remanié par son auteur, il connut de nombreuses rééditions mais semble parfois être quelque peu dépassé. Irène en propose ici une version renouvelée.
L'ouvrage d'Irène Mainguy se scinde en deux parties. La première est historique : les premiers manuscrits et statuts, les portraits de quelques-unes des personnalités marquantes de l'Ordre, les débuts de la franc-maçonnerie en France, les différentes obédiences et les divers rites pratiqués. La seconde partie s'adresse plus particulièrement aux apprentis en leur rappelant leurs catéchismes, le sens des symboles qui leur sont présentés et les devoirs afférents à leur grade.
Plus généraliste, l'exposé historique me paraît fondamental car je suis de ceux qui sont convaincus qu'on ne peut comprendre et servir une association si l'on en ignore complètement ou même partiellement son passé, son historique et celui de ses fondateurs et membres éminents. Ou, pis encore, si on ne la connaît qu'à travers des contre-vérités, volontaires ou non. Ceci est vrai pour tous les types d'association et encore plus pour la franc-maçonnerie qui a prêté le flanc à tant de légendes saugrenues et de *on-dit* infondés. En cela, Irène fait œuvre hautement utile et nous en conseillons vivement la lecture non seulement aux maçons mais aussi à tous les *hommes et femmes de bonne volonté* qui entendent prendre quelque distance avec les ragots et les contre-vérités lancés par les adversaires de l'Ordre et propagés par le grand troupeau des ignorants.
Un des principaux devoirs du maçon, à commencer par l'apprenti, est lié à la recherche de la Connaissance, comme nous le rappelle l'auteur page 209 et ss. Elle écrit : « *Il est nécessaire de distinguer le*

[1] *Éd. Dervy, février 2011, 280 pages, 19 €.*



savoir de la Connaissance. Le savoir peut être considéré comme étant de nature profane et extérieur à l'être. Il répond aux critères de la rationalité objective et peut être vu comme une accumulation de données. Tandis que la Connaissance est de l'ordre de la métaphysique, elle touche à l'intériorité et à l'essence subtile des choses, car elle propose une vision cohérente et globale de l'univers ». Mes amis savent que, quand je lis ces lignes, je bois du petit lait… Il va de soi que la recherche de la Connaissance débouche sur celles de la Vérité et de la Lumière. Cette dernière tient une place primordiale dans l'exercice maçonnique ; elle est omniprésente dans les rituels et dans les enseignements. C'est sans doute pour cette raison que tant de loges maçonniques font référence au prologue de l'Évangile de Jean. Dans la dernière partie de son ouvrage, comme une sorte de conclusion, Irène Mainguy livre les premiers éléments de philosophie initiatique et invite à une réflexion approfondie sur les éléments qui décorent la loge maçonnique, sur les correspondances alchimiques (il s'agit, bien entendu, d'alchimie spirituelle et non métallique), sur les Nombres et sur le ternaire. Le tout s'achève par la transcription de quelques chants maçonniques et… par « le secret des francs-maçons ». Bigre ! Ce secret est pourtant bien éloigné de ce que l'on croit dans le monde ordinaire !

Unissant la plume et le crayon, **Jacques Fontaine** et **Jissey** se sont mis en devoir de donner quelques conseils humoristiques et non moins éclairés au malheureux maçon prêt à « plancher », c'est-à-dire à présenter une sorte de conférence devant les membres de sa loge. Le titre de ce livre est en apparence badin. Jugez plutôt : ***1,2,3…Planchez*** [2]. Et le sous-titre est de la même veine : « Pour ne plus noyer son auditoire ». Autrement dit, « Comment captiver un auditoire maçonnique ? ». En quatorze chapitres ornés de caricatures, les auteurs donnent des conseils au « plancheur » sur la manière de classer ses idées, de faire alterner le sérieux et l'humour, de surmonter son trac. Il est à noter que ces conseils que les auteurs veulent réserver à leurs frères en maçonnerie sont valables pour toutes les personnes (non professionnelles de la conférence) appelées un jour à prendre la parole en public sur un sujet précis. Il n'est pas donné à tout le monde de posséder ce don de passionner un audi-

[2] *Éditions Détrad aVs, février 2011, 125 pages, 23 €.*

toire surtout dès lors que l'on doit aborder un sujet pas nécessairement *folichon*. Ces conseils qui vont de la préparation de la planche jusqu'à sa présentation révèlent, avec un sourire permanent, le désir d'aider les personnes qui craignent d'affronter un public, sachant cependant qu'une loge maçonnique n'est pas un forum et que les auditeurs doivent se comporter avec courtoisie et réserve au moment de l'échange de vues qui fait suite à la planche et doivent avoir toujours présent à l'esprit le souci de ne pas poser à l'orateur de questions embarrassantes ou « hors sujet ».

Paul-Georges SANSONETTI s'est penché sur ***Hergé et l'énigme du pôle*** [3]. Partant du postulat que les albums d'Hergé sont peut-être entièrement codés, l'auteur présume et argumente l'idée que cet album d'Hergé, en particulier, peut « *concerner le plus grand secret de l'histoire de l'humanité* ». Se livrant à une recherche approfondie des sceaux et symboles présents plus ou moins discrètement dans les grands édifices religieux et dans les mythes et légendes universels et se référant à de multiples allégories, P.-G. Sansonetti nous entraîne à la recherche d'un centre suprême qui aurait existé en des temps reculés près du pôle nord. Il propose au lecteur des clefs de lecture disséminées dans l'œuvre d'Hergé. Le livre de P.-G. Sansonetti n'est pas d'un abord facile ; la documentation y est extrêmement fournie et l'argumentaire parfois déroutant.

Du nombre des grands mystères de l'histoire se détache celui, inépuisable, de ***L'Atlantide*** [4] sur lequel, après tant d'autres, s'est penché l'historien **Jacques Gossart.** Depuis Platon qui fut le premier à évoquer ce continent disparu à « l'atlantologie » (néologisme) qui fait appel aux disciplines scientifiques modernes, l'Atlantide n'a cessé de questionner les chercheurs sérieux. Aussi, l'auteur analyse l'état de la recherche scientifique actuelle. C'est un travail sérieux et honnête bien distinct des multiples et fantaisistes hypothèses qui ont circulé au cours des âges.

Dans la collection de « la Quête du Soi », les éditions Dervy publient un ouvrage fondamental dû à la plume de **Fabienne E. Esquivillon**.

---

[3] *Le Mercure Dauphinois, mars 2011, 520 pages, 26 €.*
[4] *Éd. Dervy, mars 2011, 180 pages, 7 €.*



En prenant connaissance du titre de cet ouvrage ***L'Odyssée du Bateleur en quête de son identité perdue*** [5], on est tenté de s'exclamer : « *Encore un livre sur le tarot !* ». Heureusement, le sous-titre est rassurant : « pensée jungienne et images archétypales ». En effet, il ne s'agit pas, dans cet ouvrage, de ressasser une énième fois les grandes lignes du tarot, mais de lui donner une dimension jusque-là très peu explorée et de le restituer dans sa vocation sacrée et initiatique. Le Bateleur (1re lame du Tarot) joue ici le rôle d'un guide, voire d'un initiateur, qui a pour mission de conduire le cherchant à découvrir sa vie intérieure, c'est-à-dire sa véritable vie. Pareil à un parcours initiatique, cette découverte progressive s'articule en voyageant de lame en lame. Pour l'auteur, *« une lame de tarot, ou archétype, est un modèle collectif de comportement, une matrice vide que l'on va remplir de notre histoire et de notre conscience ».* À la suite du Bateleur, le cherchant *« devra parcourir les vingt champs d'expérience le séparant du monde, arcane 21 ».* Cet ouvrage sera précieux pour tous ceux qui sont à la recherche d'une voie initiatique.

Françoise Bonardel, philosophe et professeur à la Sorbonne, s'est penchée sue ***La Voie hermétique*** [6]. Bien que son personnage relève de la légende, Hermès Trismégiste (ou Trois Fois Grand) a traversé les siècles auréolé d'une grande sagesse dont beaucoup de courants philosophiques se sont déclarés les disciples, à commencer par la gnose et l'alchimie, entre autres. Après un examen sérieux des origines mythiques et historiques d'Hermès, l'auteur analyse les multiples facettes de la « révélation hermétique » avant de nous entraîner au cœur de la « tradition hermétique » qui a inspiré moult écoles de pensée initiatiques, littéraires, poétiques, etc. C'est dire la place primordiale qu'occupe ce personnage *antédiluvien* (selon la légende) et ce depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours et sous des climats très divers. On peut à juste titre parler d'universalisme hermétique, même si ce dernier adjectif a été galvaudé, banalisé et ramené à de simples considérations bien lointaines du mythe d'Hermès. Françoise Bonardel nous ramène dans le droit chemin et nous lui en sommes gré. Grâce à elle, nous redécouvrons un grand moment de l'histoire secrète de l'humanité.

---

[5] *Éd. Dervy, janvier 2011, 390 pages, 24 €.*
[6] *Dervy poche, février 2011, 190 pages, 8 €.*